(4

LA ROUTE
DE BREST

DRAME EN HUIT ACTES

PAR

MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NUS

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu, le 28 janvier 1857.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

— Représentation, reproduction et traduction réservées. —

Digitized by Google

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LOVEL (grand jeune premier rôle).	MM.	Dumaine.
DU QUELERN (père noble).		Saint-Léger.
PASCAL DE THEILLAY (jeune premier). .		Maurice Coste.
JEAN CLAMART (grand premier rôle). . .		Omer.
TOUSSAINT (rôle de genre).		Laurent.
MONTIGNEUL (jeune premier comique). . .		Constant.
UN RÉGISSEUR.		Hoster.
UN JEUNE PREMIER.		Dieudonné.
PIVOT (deuxième comique).		Richer.
PREMIER PAYSAN.		Lavergne.
DEUXIÈME PAYSAN.		Mercier.
UN MACHINISTE.		Charles.
UN DOMESTIQUE.		Janin.
LAZARINE (grand jeune premier rôle). . . .	Mmes	Camille Lemerle. Marie Delaistre.
FÉLICIENNE (grande jeune première). . . .		Marty.
LA MÈRE CHANSARD. .		Neuville.
UNE JEUNE PREMIÈRE.		Andrivau.
UNE SOUBRETTE.		Amélie.
LA MÈRE PITONBERG.		Clémentine.

BRITISH MUSEUM

S'adresser pour la musique à M. Amédée Artus, chef d'orchestre du théâtre, et pour la mise en scène très-détaillée à M. Alexandre May, *Album Théâtral*, 10, rue de Lancry, à Paris.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.

Digitized by Google

LA
ROUTE DE BREST

ACTE PREMIER

Le Bois de Boulogne.

Vue du bois de Boulogne : au fond, la rivière qui y coule; en perspective, les rochers et les cascades; chemins et allées à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLICIENNE, puis PASCAL.

(Au lever du rideau, Félicienne entre en scène, sa marquise à la main, suivie à distance par un laquais.)

PASCAL, avec une feinte surprise.

Madame de Santeny!

FÉLICIENNE.

Monsieur de Theillay!

PASCAL.

Ici!... au bois de Boulogne!... Permettez-moi, madame, de bénir le hasard...

FÉLICIENNE.

N'achevez pas votre phrase, elle est inutile... (Jetant sa marquise au laquais.) Portez ceci dans la voiture.

(Le laquais s'incline et sort.)

SCÈNE II.

PASCAL, FÉLICIENNE.

FÉLICIENNE.

Vous semblez étonné, quand c'est moi qui devrais l'être... Ne parliez-vous pas du hasard tout à l'heure? est-ce que vous y croyez?

PASCAL.

Non. Le hasard, madame, c'est un mot dont les esprits paresseux se servent pour s'épargner la fatigue de remonter d'un fait à sa cause.

Digitized by Google

FÉLICIENNE.

Bien... Vous êtes franc, je serai franche aujourd'hui... Vous m'avez suivie?

PASCAL.

C'est vrai.

FÉLICIENNE.

Depuis longtemps... vous m'aimez?

PASCAL.

Oui.

FÉLICIENNE.

Vous ne vous étonnez pas de ma perspicacité?

PASCAL.

Non... les femmes devinent toutes les choses, et principalement celle-là!... Mais vous ne continuez pas, madame... je vous écoute... finissez...

FÉLICIENNE.

C'est que... pour moi... la fin est plus difficile que le commencement...

PASCAL.

Ah!

FÉLICIENNE.

Monsieur de Theillay, vous êtes l'un des hommes que j'estime le plus... mais...

PASCAL.

Voici un mot que j'attendais... il ne dit rien et il dit tout... Vous ne m'aimez pas... Oh! j'ai compris.

FÉLICIENNE.

Et l'un des plus profonds chagrins de ma vie, monsieur, a été de sentir, de comprendre l'indignité de mon cœur, échappant à la grandeur, à la noblesse du vôtre.

PASCAL.

Madame...

FÉLICIENNE.

Oh! je vous dis vrai, monsieur Pascal, et cela me peine... Quelle âme est donc la mienne, et que lui faut-il?... Voulez-vous de mon amitié?... je n'ai que cela!

PASCAL, tristement.

Donnez.

FÉLICIENNE, lui pressant la main.

Vous ne m'en voulez pas?

PASCAL.

Non. Votre main... encore là, dans la mienne... celle d'un

Digitized by Google

frère! J'ai besoin de me mettre cela dans la tête, une fois pour toutes. (Très-ému.) Maintenant, c'est fini, n'y pensons plus.

FÉLICIENNE.

Mon ami...

PASCAL.

Mais, pardon; quand on n'aime pas à droite c'est que l'on aime à gauche... Qu'en pensez-vous?

FÉLICIENNE.

Rien.

PASCAL.

Si fait.

FÉLICIENNE.

Dites, alors.

PASCAL.

Non... Il est quelquefois fâcheux de dire ce que l'on pense, à plus forte raison ce que pensent les autres... Plus tard... Laissons vieillir notre jeune amitié.

FÉLICIENNE.

Mais, que croyez-vous?...

PASCAL.

Qu'un jour vous viendrez à moi en me disant : Je suis heureuse, mon ami, sachez-le le premier... ou bien : Je souffre, consolez-moi... Une seconde, et je reviens, moi, mon cheval et votre voiture... (Lui prenant et lui serrant la main.) Votre main... encore... pour m'habituer...

(Il sort.)

SCÈNE III.

FÉLICIENNE, seule.

M'a-t-il devinée?... oui... Pauvre jeune homme... Il y a une fatalité... Les plus riches, les plus brillants vous poursuivent, vous fatiguent de leurs hommages... eh bien! non... un homme passe, dédaigneux, froid, le sarcasme aux lèvres, mal vu, mal famé; vous ne le regardez pas, et le lendemain vous y pensez... Oh! je suis folle... Mais je serai forte, je dompterai cette inconcevable idée qui me fait songer à qui ne songe pas à moi; car, qui me dit qu'il m'a seulement remarquée?

(En dehors, bruit occasionné par deux voitures qui s'accrochent, cris, jurons des cochers.)

PREMIER COCHER.

Imbécile!

Digitized by Google

DEUXIÈME COCHER.

Propre à rien!

PREMIER COCHER.

Prends donc ta droite!

DEUXIÈME COCHER.

Je suis gaucher.

FÉLICIENNE.

Qu'y a-t-il donc?

SCÈNE IV.

FÉLICIENNE, LAZARINE.

LAZARINE, en entrant.

Le stupide cocher... accrocher le mien en plein bois de Boulogne... Si je connaissais ta livrée, maladroit...

FÉLICIENNE.

C'est la mienne.

LAZARINE.

Félicienne!...

FÉLICIENNE.

Lazarine!... toi!... Veux-tu que je le chasse?

LAZARINE.

Par exemple!... ce pauvre homme... c'est peut-être le mien qui a eu tort.

FÉLICIENNE.

Lazarine!... toi!... c'est bien toi, ma meilleure amie, avec qui j'ai passé sept ou huit années de ma vie à la pension Duchemin, rue de Vaugirard... Nous y sommes-nous ennuyées!... te souviens-tu?... Nous ne nous sommes pas vues depuis la dernière distribution des prix, où nous nous sommes embrassées (l'embrassant) comme à présent... et puis nous sommes entrées dans le monde...

LAZARINE.

Chacune de notre côté.

FÉLICIENNE.

Sais-tu que tu n'es pas changée!

LAZARINE, avec embarras.

Ni... ni vous.

FÉLICIENNE.

Comment, vous!... tu ne me tutoies plus?...

LAZARINE.

Vous... voulez?...

Digitized by Google

FÉLICIENNE.

Est-ce que cela te chagrine de me revoir?

LAZARINE, lui sautant au cou.

Oh! peux-tu le penser!

FÉLICIENNE.

A la bonne heure donc!

LAZARINE.

Chère Félicienne!... que de fois ai-je pensé à toi, à nos causeries du soir dans le grand jardin, à nos projets, à nos espérances, à nos rêves... Ah! le bon temps... la douce vie... la vie heureuse!

FÉLICIENNE.

Comment!... est-ce que...

LAZARINE.

Non... maintenant le sort a changé!... mais j'ai eu de mauvais jours... de bien cruels... ceux où l'on a faim!

FÉLICIENNE.

Mon Dieu!... ton père...

LAZARINE.

Mort à l'hôpital... Alors, j'ai réfléchi, j'ai pris mon courage à deux mains, et la fortune est venue!

FÉLICIENNE.

Tu vois bien!

LAZARINE, amèrement.

Oh! j'ai vu!... Mais toi, tu t'es mariée, m'a-t-on dit?

FÉLICIENNE.

Oui... je suis veuve.

LAZARINE.

Ah!... L'aimais-tu?

FÉLICIENNE.

Je n'ai pas eu le temps... après six mois de ménage, et puis monsieur de Santeny avait le triple de mon âge... Des convenances d'intérêt, de famille, tu sais?... Je l'ai épousé parce qu'on me l'a dit... Par exemple... la première fois... Et toi... le tien...

LAZARINE.

Le mien?... Ah! oui...

FÉLICIENNE.

Y a-t-il longtemps que tu es mariée?

Digitized by Google

LAZARINE, embarrassée.

Longtemps n'est pas précisément le mot... (Cherchant à changer la conversation.) La jolie robe que tu as là!

FÉLICIENNE.

Et la tienne, donc... d'un goût, d'une élégance... (Riant.) Toujours la même, comme à la pension; tu étais tirée à quatre épingles... nous t'appelions toutes la Comtesse!

LAZARINE, presque à elle-même.

Et maintenant...

FÉLICIENNE.

Plaît-il?

LAZARINE.

Rien.

FÉLICIENNE.

Que de choses il me semble que j'ai encore à te dire!... D'abord, nous nous verrons chaque jour... Pour commencer, je te garde toute la journée... Tiens, faisons un tour de promenade, veux-tu? nous causerons mieux... Viens donc.

LAZARINE.

Non... de ce côté plutôt, moins près de l'avenue; nous serons plus seules, nous risquerons moins de rencontrer...

FÉLICIENNE.

Qui donc?

LAZARINE.

Des oisifs, des ennuyeux!

FÉLICIENNE, souriant.

Tu n'aimes donc pas le monde?

LAZARINE, d'un air sombre.

Le monde!... non.

(Elles disparaissent.)

SCÈNE V.

LOVEL, regardant autour de lui.

Elle n'y est pas!... Le cocher m'a pourtant dit... Elle ne peut être loin, puisque la voiture l'attend.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LOVEL, PASCAL.

PASCAL.

Maudit cheval!... pourvu qu'aucun accident... (A Lovel.) Mille pardons, monsieur; n'auriez-vous pas, par hasard, aperçu un cheval sans cavalier?... (Le reconnaissant.) Eh! monsieur Lovel du Quelern!

LOVEL, jetant au loin son cigare allumé.

Monsieur Pascal de Theillay!... Votre cheval s'est échappé?

PASCAL.

Des mains de mon niais de groom, qui galope à sa recherche... Prenez donc un groom Anglais, et un cheval Arabe... Je crois que ce que j'ai de plus simple à faire, c'est de les attendre chez moi... Mais je ne maudis plus le cheval, et je bénis le groom, puisque c'est à eux, cher monsieur Lovel, que je dois le plaisir de votre rencontre... Vous m'aviez promis votre visite, et j'attends encore. C'est mal... Je vous en voudrais, si je ne vous devais à tout jamais mon amitié et ma reconnaissance...

LOVEL.

Vraiment, monsieur, pour un service aussi léger!...

PASCAL.

Me sauver la vie, vous appelez cela un léger service!... A mon point de vue, monsieur, il est considérable... Sans vous, que je connaissais à peine, et qui, présent à cette querelle des courses de Satory, m'offrîtes d'être mon second, j'étais bel et bien enferré par un de ces misérables que le monde connaît, et que pourtant le monde reçoit, moitié par peur, moitié par curiosité, et dont tout le courage est dans un coup d'épée de spadassin... Sans votre garde, j'étais un homme mort... Merci de nouveau, cher monsieur Lovel... Demain, ma mère revient à Paris prendre ses quartiers d'hiver; nous aurons quelques amis, je compte sur vous, je veux vous présenter à elle.

LOVEL.

Demain, c'est impossible.

PASCAL.

Et pourquoi?... Quitteriez-vous Paris?

LOVEL.

Paris... oui.

Digitized by Google

PASCAL.

Pour longtemps ?

LOVEL.

Pour très-longtemps.

PASCAL.

Et vous partez ?...

LOVEL.

Ce soir.

PASCAL.

Oh !... j'en suis au regret...

LOVEL.

Et moi donc, monsieur ; vous ne pouvez même vous imaginer à quel point ce voyage me désoblige.

PASCAL.

Si fait... pour vous surtout, un de nos hommes à la mode, il n'y a qu'une terre où l'on peut vivre... Paris !

LOVEL.

Aussi, monsieur de Theillay, je vous jure bien que là où je vais, je ne vivrai pas.

PASCAL.

Vous allez dans votre famille ?...

LOVEL.

Juste !... je vais retrouver... mes grands parents.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FÉLICIENNE, LAZARINE.

FÉLICIENNE, sortant de l'allée avec Lazarine.

C'est convenu... tu dînes avec moi ?

LAZARINE.

Non.

LOVEL, la voyant.

Ah !... Lazarine !... (A part.) Madame de Santeny !

FÉLICIENNE, à Lazarine.

Pourquoi ?

PASCAL, à lui-même.

Madame de Santeny avec...

FÉLICIENNE, voyant Lovel.

Lui !... Lovel !...

PASCAL, à part.

Ce trouble à la vue de monsieur du Quelern !

Digitized by Google

LAZARINE, voyant Pascal, et à part.

Un des habitués de l'orchestre... Allons, Lazarine, ôte ton masque !...

LOVEL, à Félicienne, s'avançant et saluant.

Madame de Santeny, je ne m'attendais pas au plaisir...

PASCAL.

Vous connaissez madame de Santeny?

LOVEL.

Oui... il y a déjà près de deux années que j'ai cet honneur... Madame était et est encore l'étoile de nos salons, la danseuse la plus élégante... Je me souviens même...

FÉLICIENNE, sèchement.

Moi, monsieur, je n'ai pas de mémoire.

LOVEL, à part.

Voici une femme qui n'a jamais pu me voir en peinture.

PASCAL, à part, examinant Félicienne.

Quand un homme vous est indifférent, on est indifférente... C'est lui qu'elle aime !

FÉLICIENNE.

Ainsi donc, je compte sur toi, Lazarine?

LOVEL, à part.

Tiens... elles se tutoient!

LAZARINE.

C'est impossible.

FÉLICIENNE.

Comment ?

LAZARINE, à Pascal.

N'est-ce pas, monsieur ?

FÉLICIENNE.

Vous connaissez aussi Lazarine, monsieur de Theillay ?

PASCAL.

Pour la plus charmante actrice de l'un de nos théâtres.

FÉLICIENNE.

Ah!...

LAZARINE, qui a remarqué le mouvement de Félicienne.

Vous voyez bien, madame, chacun son monde, chacun sa vie... On ne choisit pas!

FÉLICIENNE, à Pascal.

Lazarine... est bien...

PASCAL, bas.

Oui... Vous ignoriez (avec intention) son nom de guerre, qu'elle a illustré... c'est la Marquise. Elle est, depuis longtemps déjà, la maîtresse de M. Lovel du Quelern.

Digitized by Google

FÉLICIENNE, frémissant.

Elle!...

PASCAL, examinant Félicienne, et à part.

La pierre de touche!

FÉLICIENNE, se détournant.

Adieu, madame. (A Pascal.) Votre bras, monsieur de Theillay.

LAZARINE.

Adieu.

LOVEL, s'inclinant.

Madame...

PASCAL.

A bientôt, mon cher Lovel.

(Il offre son bras à Félicienne et sort.)

SCÈNE VIII.

LAZARINE, LOVEL.

LOVEL, à part.

Ah çà! qu'est-ce que j'ai fait à cette femme-là?

LAZARINE.

Une larme... moi!... (S'essuyant les yeux.) Allons donc!... comédienne, garde cela pour un de tes rôles!

LOVEL.

D'où la connaissez-vous?

LAZARINE.

Et vous?

LOVEL.

A vous entendre, on dirait que tu m'aimes.

LAZARINE.

Et vous... m'aimez-vous?

LOVEL.

Moi?... oui... pourquoi pas? Tu es une bonne fille; avec toi on peut causer... de temps en temps. Tu es la première femme avec laquelle je ne me sois pas mortellement ennuyé... C'est agréable.

LAZARINE, amèrement.

N'est-ce pas?... (Se maîtrisant.) Enfin... tu es comme cela...

LOVEL.

Je ne me changerai pas... On aime comme on peut, va!...

LAZARINE.

Mais... comment êtes-vous ici?... vous me cherchiez donc?...

Digitized by Google

LOVEL.

Oui... On m'a dit chez toi que tu étais au bois; j'ai aperçu ton cocher, et je voulais te revoir avant...

LAZARINE.

Avant...

LOVEL.

Lazarine, tu m'as souvent demandé cette bague... qui me vient de ma mère... (L'ôtant de sa main, pour la mettre au doigt de Lazarine.) Tiens, la voici, mon enfant, et puisse-t-elle te porter bonheur...

LAZARINE, surprise.

Lovel!... Lovel!...

LOVEL.

Et plus tard... un jour... on ne sait pas... s'il t'arrive de penser à moi, tu te diras : Brutal, mais bon garçon.

LAZARINE, soudainement.

Lovel... tu vas te battre!

LOVEL.

Moi?... ma foi non.

LAZARINE.

Je te verrai ce soir, au théâtre?

LOVEL.

Certainement.

LAZARINE.

Où dines-tu, aujourd'hui?

LOVEL.

Aujourd'hui... je crois que je ne dinerai pas!

LAZARINE.

Viens me reconduire.

LOVEL.

Non... j'ai affaire...

LAZARINE.

Ah!... ici?...

LOVEL.

Où ailleurs.

LAZARINE.

Quelque femme, peut-être?...

LOVEL.

Ah! parbleu! j'y songe bien... A quelle heure joues-tu?

LAZARINE.

Dans la seconde pièce.

LOVEL.

Eh bien! attends-moi, nous souperons ensemble.

Digitized by Google

LAZARINE.

Bien vrai?

LOVEL.

Puisque je te le dis.

LAZARINE.

Ne viens pas trop tard.

LOVEL.

Sois tranquille.

LAZARINE.

A ce soir.

LOVEL.

Lazarine... embrasse-moi donc!

LAZARINE, surprise.

Pourquoi?

LOVEL.

Une idée!

LAZARINE, l'embrassant.

A bientôt.

LOVEL, l'embrassant.

Adieu... adieu, Lazarine... (presque à lui-même) et sois heureuse!...

(Lazarine s'éloigne, puis s'arrête, envoie de la main un baiser à Lovel et disparaît.)

SCÈNE IX.

LOVEL, seul.

Elle me regrettera... Est-ce qu'on regrette!... C'est égal, je suis content de l'avoir revue une dernière fois... On l'accusera peut-être de ma ruine... Eh! mon Dieu, elle ou une autre!... La nuit vient... plus personne... Allons, Lovel, ce soir tu te coucheras de bonne heure... (Se fouillant.) Je n'ai rien sur moi de compromettant... non... Ah! cette lettre de mon père... (L'ouvrant.) Un refus net... Il a raison... je ferais de sa fortune ce que j'ai fait de celle de ma mère... (Il déchire la lettre et en disperse les morceaux.) Qu'on ne lui reproche pas ma mort!... Je l'ai voulu, courte et bonne... L'échéance est venue... payons!... (Il tire un pistolet de sa poche.) Tout à l'heure, je n'aurai plus de créanciers!... Si j'avais seulement une ressource... une seule... mais non... rien... rien... demain, la misère... et peut-être l'infamie!... Allons, balle de plomb, fais ton devoir.

(Il appuie le pistolet sur son front.)

Digitized by Google

SCÈNE X.

LOVEL, CLAMART.

CLAMART, qui est sorti des arbres, saute sur lui et lui arrête le bras.

Arrêtez... monsieur.

LOVEL.

Qui êtes-vous?

CLAMART.

Que vous importe!... je ne vous demande pas qui vous êtes... je le sais.

LOVEL.

Que me voulez-vous?

CLAMART.

Rien... Je passais, je vous ai vu, et j'ai voulu vous donner le temps de faire une dernière réflexion.

LOVEL.

Laissez-moi.

CLAMART.

Volontiers... Je n'aime pas à déranger personne... Vous ne voulez pas causer quelques secondes avec moi?... Vous avez peut-être tort, monsieur... Qui vous presse?... vous pourrez aussi bien vous tuer dans un quart d'heure qu'à présent... (Lovel désarme son pistolet.) Ah çà! vous avez donc dissipé votre patrimoine?

LOVEL.

Vous me connaissez?

CLAMART.

Je vous l'ai déjà dit, et je vais vous le prouver : Lovel du Quelern, prince de Tortoni, roi de la Maison d'or, sultan des coulisses, gentleman à tous crins, grand joueur, beau buveur, de l'esprit, pas de cervelle, du courage et de la timidité, de la vanité et beaucoup de vices, des scrupules sans conscience, des débauches sans plaisirs, des maîtresses sans amour... ayant la soif de l'or, et buvant toujours, à tout prix, n'importe comment... et quand il a vidé son dernier verre, voulant se faire sauter la cervelle pour éviter les galères... Est-ce ça?

LOVEL.

Vous me connaissez bien, vous!

Digitized by Google

CLAMART.

N'est-ce pas?... Je vous demande pardon, si le portrait n'est pas flatté, mais...

LOVEL.

Et si je vous disais que vous avez menti...

CLAMART.

Je vous montrerais votre faux que j'ai là, dans ma poche... (Lui présentant un billet.) Mais tenez, regardez, voici la fausse signature parfaitement imitée.

LOVEL, vivement.

Donnez...

CLAMART, remettant le billet dans sa poche.

Non pas!

LOVEL.

Comment avez-vous...

CLAMART.

L'usurier qui vous a prêté contre cette traite est un de mes vieux amis... C'est moi qui lui ai soufflé la fausse signature; mais ne craignez rien, je ne la présenterai pas... D'abord, elle ne serait pas payée... et puis... si je vous ennuie, dites donc, renvoyez-moi... (Après un temps.) Combien devez-vous, voyons, sans compter cette traite que je garde?... et ne m'en cachez pas la moitié... je ne veux pas que sur le pavé de Paris vous ayez un seul créancier... Allons... ce chiffre?

LOVEL.

Plus de soixante mille francs...

CLAMART.

Diable!... Enfin, faudra bien les payer.

LOVEL.

Et avec quoi?

CLAMART.

En beaux et bons billets de banque, ayant cours.

LOVEL.

Et, en échange de tout cela, que voulez-vous de moi?

CLAMART.

Rien du tout, si ce n'est que, comme par le passé, plus même, vous meniez joyeuse vie... soupers d'enfer, jeu du diable, chevaux pur sang, femmes hors de prix... L'amour, le plaisir, l'or, le luxe, les bals, les fêtes, les cercles, les boudoirs et les salons, à vous tout cela. Ne craignez rien, j'ai

Digitized by Google

quelques économies... Eh bien! voulez-vous encore vous faire sauter la cervelle?

LOVEL.

Je vous écoute, monsieur, et je ne vous comprends plus.

CLAMART, souriant.

Ça viendra, allez... Voyons, ne perdons pas de temps... voilà la vie que je vous ferai... joyeuse... riche... Acceptez donc, ou ce soir, une dalle de la Morgue!...

LOVEL, avec effroi.

Ah!...

CLAMART.

D'ailleurs, mon garçon, si dans quelque temps cela vous ennuie, vous pourrez reprendre votre pistolet... Je ne force personne, moi.

LOVEL, presque à lui-même.

Sera-t-il temps alors?... Quel est cet homme, et que veut-il de moi?

CLAMART.

Eh bien! en finissons-nous?

LOVEL.

Soit.

CLAMART.

Ta main?

LOVEL, mettant sa main dans celle de Clamart.

La voilà!

CLAMART.

Bien... nous marchons ensemble...

LOVEL.

Mais les conditions?

CLAMART.

Des niaiseries... nous en causerons.

LOVEL.

Mais qui êtes-vous donc?

CLAMART, gravement.

Je suis un homme, monsieur, qui vient de sauver la vie d'un autre... (Changeant de ton, et à part.) Eh!... il est trop curieux!

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

L'Air des Fraises.

Chez Lazarine. Un salon. Ameublement riche : étagères, potiches, etc. Une table splendidement servie, et dont le désordre indique la fin d'un repas.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAZARINE, LOVEL, PASCAL, CLAMART, MONTIGNEUL, TOUSSAINT.

MONTIGNEUL, élevant son verre.

A boire !

PASCAL.

Encore !

LOVEL, sombre.

Toujours.

(Toussaint remplit les verres.)

MONTIGNEUL.

Je bois à vous, Lazarine; à vous, notre amphitryon !... à vous, la marquise des marquises !

LAZARINE, élevant son verre.

A monsieur Pascal de Theillay !... au sage, venu parmi les fous !

PASCAL, gaiement.

Je bois à tout le monde !

CLAMART, presque à lui-même.

Je bois... à moi !

MONTIGNEUL.

A mon grand-cousin... mort sans testament... et à son héritier... Montigneul... ici présent !

LAZARINE, à Toussaint.

Toussaint !

TOUSSAINT.

Madame...

LAZARINE.

Le café et des cigares !

MONTIGNEUL, à Clamart.

Trinquons tous deux, docteur Schlagdenn !

CLAMART.

Volontiers... A votre héritage !

Digitized by Google

MONTIGNEUL.

Merci.

CLAMART.

Il n'y a pas de quoi.

PASCAL.

Voici de la pâture pour le lansquenet et le baccarat, enragé joueur.

MONTIGNEUL.

Oh! je ne joue plus, je suis à peu près guéri.

CLAMART.

Vous n'avez plus qu'une fièvre intermittente...

MONTIGNEUL.

Quel bon garçon, que ce docteur Schlagdenn!... Où donc l'as-tu connu, Lovel?

LOVEL, tressaillant.

Moi?

CLAMART.

En Allemagne... autrefois.

LAZARINE.

Ah!... il y a longtemps?

CLAMART.

Très-longtemps!... (A Lovel.) N'est-ce pas?

LOVEL.

Oui.

MONTIGNEUL.

Quel charmant compagnon... pas de bonne partie sans lui... Comment diable trouvez-vous le temps de soigner vos malades?... en avez-vous, seulement?

CLAMART.

Beaucoup, et j'espère incessamment vous compter.

PASCAL.

Un cigare, docteur... Vous êtes un peu de l'école de Gall?

CLAMART, qui allume son cigare.

Je suis de toutes les écoles.

LAZARINE, lui offrant des cigares.

Vous ne fumez pas, Lovel?

LOVEL, brusquement.

Non... si... donne.

MONTIGNEUL, qui fume.

Dieu! qu'en voilà un qui est dur!

(Il déchire un papier, et avec vous allumer son cigare.)

Digitized by Google

LAZARINE, lui arrachant le papier.

Ah!... il a déchiré mon rôle, ma pièce qui est en répétition... Dieu! que vous êtes insupportable, Montigneul!...

MONTIGNEUL.

Eh! vous apprendrez cela de moins, voilà tout.

PASCAL, à Lazarine.

Un joli rôle?

LAZARINE.

Ne m'en parlez pas... une déesse de la mythologie. Ils me font descendre des frises dans un nuage... S'il n'y avait pas un joli costume!... Ont-ils peu d'imagination, ces faiseurs de pièces!... Après cela, ces pauvres auteurs, ils font ce qu'ils peuvent; je ne leur en veux pas... C'était d'abord une pièce à poudre; je jouais Louis XV... et Louis XV est devenu... Minerve... la Sagesse... Le directeur avait ces costumes-là au magasin, et il a voulu les utiliser; cela économise de l'argent. Eh, mon Dieu! cela en fera peut-être!... Oh! ces directeurs!... autocrates au petit pied... despotes de la toile peinte... tyrans du blanc et du rouge... le plus habile, c'est quelquefois le plus maladroit... le plus heureux, c'est souvent le plus incapable. Nous sommes entre nous, n'est-ce pas? je peux bien vous dire cela, mais ne le répétez pas, surtout, cela me ferait du tort.

PASCAL.

Ne craignez rien, et nous serons tous *à la première*, pour vous applaudir.

(Toussaint offre avec empressement une tasse à Montigneul.)

MONTIGNEUL, humant son café.

Ah!... voilà du Martinique, par exemple... c'est affaire à vous, Lazarine... Le délicieux souper!... Je suis enchanté d'être venu...

LAZARINE.

Il a fallu assez vous tourmenter.

MONTIGNEUL.

Lovel me prévient au dernier moment, aussi.

LAZARINE.

Est-ce que nous y pensions?...

PASCAL.

C'est un peu moi qui ai eu cette idée de débauche.

CLAMART, à part.

Tu crois!...

LAZARINE.

Mais vous êtes l'homme le plus à façons...

Digitized by Google

MONTIGNEUL.

Moi?... s'il est permis!... Mais vrai, là... je voulais rentrer chez moi de bonne heure.

PASCAL, riant.

Mauvais sujet!...

MONTIGNEUL.

Eh! du tout... Voulez-vous le savoir? J'ai des valeurs chez moi... que diable!... de mon grand-cousin... On m'a mis hier en possession... une somme considérable... Je me suis amusé à compter, au lieu de l'envoyer tout de suite chez mon banquier!... Ça cause un frémissement dans les doigts... mais je la porterai demain... Après ça, j'ai un maître secrétaire, qui me vient encore d'héritage... il n'y avait plus rien dedans, par exemple... des secrets... des combinaisons... Te souviens-tu, Lovel? il faudrait être furieusement habile... (A Lovel.) Au surplus, j'ai fait comme tu m'as dit hier (il souriait de me voir palper et repalper), j'ai divisé dans tous les compartiments, et en supposant un malheur, il y en a peut-être bien un qui échapperait!...

LOVEL, brusquement.

A boire!

LAZARINE.

Tu veux?...

LOVEL.

Du rhum!

PASCAL, riant.

Ah! ce Montigneul est-il amusant, avec ses écus!

MONTIGNEUL.

Riez, riez tant que vous voudrez... avec cela que, depuis quelques mois, ce qu'on lit dans les journaux est fait pour qu'on dorme tranquille... D'incroyables vols... tous commis chez des gens d'un certain monde... plusieurs de nos connaissances même... sans effraction, sans traces...

TOUSSAINT, donnant à Montigneul son mouchoir, qu'il avait laissé tomber et qu'il relevait.

Votre mouchoir, monsieur.

PASCAL.

Mon cher, depuis que le monde est monde, cela a toujours été ainsi...

(La pendule sonne deux heures.)

MONTIGNEUL.

Deux heures du matin... diantre! je m'en vais,

Digitized by Google

LAZARINE.

Pas avant que vous n'ayez pris une goutte de punch... Ah!... il est là tout prêt, dans mon boudoir; il vous attend.

MONTIGNEUL.

Allons, rien qu'un verre... Je voudrais bien avoir une voiture.

LAZARINE.

Le domestique de Lovel va aller vous la chercher... Toussaint, une voiture pour monsieur.

TOUSSAINT, regardant Clamart.

Une voiture?...

CLAMART, tirant sa montre.

Une voiture, à cette heure-ci, c'est bien difficile.

MONTIGNEUL.

Il y en a toute la nuit.

CLAMART, regardant Toussaint.

Eh!... quelquefois...

MONTIGNEUL, à Toussaint.

Va donc.

TOUSSAINT.

Une voiture pour vous? Je pars, monsieur.

(Il sort.)

PASCAL, à Lovel.

Tiens! ce n'est plus votre même domestique.

LOVEL.

Non... il est tombé malade subitement, et il a voulu retourner dans son pays... Celui-là est venu, je l'ai pris.

LAZARINE.

Et vous, monsieur de Theillay, du punch...

PASCAL.

Oh! jamais...

LAZARINE.

Et toi, Lovel?...

LOVEL, brusquement.

Eh! c'est bon... j'y vais...

LAZARINE.

Donnez-moi donc votre bras, Montigneul...

MONTIGNEUL.

Non... vraiment... j'aurais mieux aimé m'en aller.

CLAMART, bas à Lovel.

Vous broyez donc du noir?...

Digitized by Google

LOVEL, bas.

Laissez-moi.

CLAMART, bas.

Allons... de la gaieté, de l'entrain...

LAZARINE.

Eh bien! docteur, est-ce que vous, non plus, n'êtes pas partisan du punch?

CLAMART.

Si fait, madame... comment donc!

(Clamart, Montigneul et Lazarine disparaissent.)

SCÈNE II.

LOVEL, PASCAL.

PASCAL.

Si je croyais souper ce soir, par exemple!... car définitivement c'est vous, Lovel, qui avez découvert que nous avions faim, nous deux Montigneul... Ma foi, vive le plaisir improvisé... c'est le meilleur... C'est un aimable homme que ce docteur Schlagdenn... De l'esprit, du savoir... Vous êtes très-liés?...

LOVEL.

Beaucoup.

PASCAL.

Vous êtes soucieux, Lovel... qu'avez-vous?

LOVEL.

Moi?... rien.

PASCAL.

Si fait... et je vous étonnerais bien, si je vous disais : Je vous ai deviné.

LOVEL, troublé.

Comment?

PASCAL.

Oui, si légère que soit une chaîne de fleurs il y a des jours où elle pèse; quelque dissipée que soit la vie, il y a des instants de réflexions et de regrets... Le cœur se réveille, la tête songe; on arrive à estimer ce que l'on dédaignait... on pleure sur tant de belles années perdues, dont il ne reste rien, que le vide!... Et quand un nom illustre frappe votre oreille, une voix impitoyable et juste vous crie : Qui sait? toi aussi, peut-être, tu aurais pu devenir ce grand poëte... ce grand penseur... ce grand citoyen!...

Digitized by Google

LOVEL.

Oh! cela est vrai, il est trop tard!...

PASCAL.

Pour le bien, jamais... Vous avez fait ce qu'ont fait beaucoup d'autres... Arrêtez-vous, et au lieu d'un oisif, devenez un homme utile. Le médecin du cœur, Lovel, c'est le travail!... Rompez brutalement avec ce monde de folies... Que sais-je?... voyagez... mariez-vous.

LOVEL.

Me marier...

PASCAL.

N'y avez-vous donc jamais songé?

LOVEL.

Non.

PASCAL.

Pourquoi?... Vous avez un nom honorable, une belle fortune... vous n'auriez qu'à vouloir...

LOVEL.

Moi!...

PASCAL.

Certes!... Nous avons ensemble une vieille dette de reconnaissance, et je serais charmé de m'acquitter en faisant de vous un homme heureux!

LOVEL.

Croyez-moi, n'essayez pas cela.

PASCAL.

Pour les autres, mon cher Lovel, on réussit beaucoup mieux que pour soi... j'en sais quelque chose.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAZARINE.

LAZARINE, accourant, se mettant entre eux et avec étourderie.

De quoi parlez-vous?

LOVEL.

Monsieur de Theillay me racontait un roman... impossible.

LAZARINE.

Le dénoûment est-il joli?

PASCAL.

Le plus commun du monde... un mariage...

LAZARINE, les regardant tous deux.

Ah!... je n'aime pas ce mot-là! (A Pascal.) Monsieur de Theil-

Digitized by Google

lay, je vous en veux... vous chassez sur les domaines d'une pauvre fille comme moi, ce n'est pas bien... (Avec vigueur.) Mais, prenez-y garde, je défendrai mon champ !...

LOVEL, l'embrassant sur le front.

Allons, calme-toi, folle, c'est un roman inédit et qui ne sera jamais imprimé !

PASCAL, à part.

On ne sait pas !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLAMART, MONTIGNEUL, venant en fumant et en riant, puis TOUSSAINT.

CLAMART.

Oui, cher monsieur Montigneul, c'est ainsi... quoique vous en disiez : je viens de découvrir en vous la bosse... de...

MONTIGNEUL, impatienté.

C'est bon !... (A demi-voix.) Que le diable vous emporte, vous et vos bosses !...

CLAMART, à part, avec inquiétude.

Deux heures et quart... (écoutant près de la fenêtre) et rien !... Ah çà ! cela ne marche donc pas, là-bas ?...

MONTIGNEUL, à Toussaint, qui vient du fond.

Ah !... eh bien ! et ma voiture ?...

TOUSSAINT.

Il n'y en a pas, monsieur.

MONTIGNEUL.

Pas possible !

TOUSSAINT.

J'ai fait trois stations, il n'y en avait pas une seule sur place.

MONTIGNEUL.

Ça n'arrive qu'à moi, cela.

CLAMART.

Je vous l'avais bien dit.

MONTIGNEUL.

Allons, je m'en irai à pied... Mon chapeau, mon paletot...

TOUSSAINT, sortant.

Voilà, monsieur.

LAZARINE.

Qui vous presse si fort ?

TOUSSAINT, rentrant, à Montigneul.

Monsieur, la clef du vestiaire est perdue.

Digitized by Google

MONTIGNEUL.

De mieux en mieux.

LAZARINE.

C'est extraordinaire... je viens d'y entrer, à la minute.

TOUSSAINT.

Alors, c'est peut-être madame qui l'aura fait tomber en fermant la porte.

MONTIGNEUL.

Je ne puis pourtant pas m'en aller sans chapeau.

CLAMART.

C'est dangereux... vous pourriez être attaqué du coryza.

MONTIGNEUL, effrayé.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

CLAMART.

Le synonyme de rhume de cerveau.

MONTIGNEUL, à lui-même.

Ils ont des termes, ces médecins !... (Plus haut, et se boutonnant.) Ma foi, tant pis... si on ne retrouve pas...

CLAMART, qui l'a observé.

Il va partir. (Il s'approche vivement d'une table de jeu que l'on vient de dresser, et en étalant un jeu de cartes.) Ah ! des cartes !

MONTIGNEUL, tressaillant.

Des cartes !...

LAZARINE.

Voyons, messieurs, jouez un peu, je vais faire servir le thé. (En sortant.) Allons, Montigneul...

CLAMART, à Montigneul.

Lovel vous fait un écarté.

LOVEL, bas.

Mais...

CLAMART, bas.

Il le faut... (Haut.) Vingt-cinq louis en sept points.

MONTIGNEUL, s'attablant.

Ah !... le temps seulement qu'on trouve mon chapeau.

CLAMART, bas à Lovel, qui va s'attabler devant Montigneul.

Perdez... (Haut.) A nous deux, monsieur de Theillay...

PASCAL.

Merci, docteur; je ne joue jamais... il me serait indifférent de perdre et désagréable de gagner.

LOVEL.

Le roi !

Digitized by Google

MONTIGNEUL.

Eh bien, tant mieux!... marque-le.

CLAMART, allant à la fenêtre, après avoir jeté un coup d'œil sur la pendule, et à part.

Deux heures et demie... et rien... rien encore... Les maladroits!... Ah!

LOVEL.

Des cartes?...

MONTIGNEUL.

Impossible!...

LOVEL, jouant.

Carreau...

MONTIGNEUL.

Je prends...

PASCAL, à part, considérant Lovel.

Et c'est lui qui a l'amour de Félicienne!... L'indifférence attire donc!... O cœur humain!...

CLAMART, redescendant vers les joueurs.

Eh bien! où en sommes-nous?

MONTIGNEUL.

Quatre points contre trois... A toi à donner, Lovel.

SCENE V.

LES MÊMES, DU QUELERN, LAZARINE, TOUSSAINT.

LAZARINE, arrivant et faisant, par une femme de chambre, placer le thé sur un guéridon.

Là... quand vous voudrez, messieurs!

TOUSSAINT, venant du fond, et à du Quelern qui le suit.

Pourtant, monsieur...

DU QUELERN, froidement.

Laissez-moi passer.

(Toussaint, interdit, se recule et sort.)

LAZARINE, allant à du Quelern, qui est au fond et inaperçu de tout le monde.

Mais, monsieur... votre nom?...

DU QUELERN.

Du Quelern!

LAZARINE, stupéfaite.

Son père!

(Du Quelern salue Lazarine, la regarde un moment, puis reporte ses yeux sur les joueurs et sur Lovel.)

MONTIGNEUL.

Le roi!

Digitized by Google

LOVEL.

Tu joues?

MONTIGNEUL.

Parbleu! atout... roi de pique... et trois carreaux...

LOVEL.

Je prends, et deux atouts...

MONTIGNEUL, dépité.

Par exemple!... tu peux te vanter d'avoir du bonheur, toi...

PASCAL, qui s'est approché des joueurs.

Cinq contre cinq... égalité!

CLAMART.

Je parie cinquante louis pour monsieur Montigneul... Qui les tient?

DU QUELERN, s'avance et jette du côté de Lovel un billet de banque.

Moi!

(Tout le monde regarde du Quelern, sauf Lovel et Montigneul, qui sont tout à leur jeu. Du Quelern se place tout à fait derrière Lovel.)

CLAMART, à part.

Quel est celui-là?

MONTIGNEUL, qui a donné des cartes.

Ah! je tourne le roi : six points...

LOVEL, jouant.

Cœur...

MONTIGNEUL.

Coupé... atout et atout... J'ai gagné...

DU QUELERN, à Lovel.

Vous jouez fort mal, monsieur...

LOVEL.

Mon père!

TOUS, sauf Lazarine.

Son père!

DU QUELERN.

Vous n'étiez pas chez vous, j'ai appris que vous vous trouviez dans cette maison, je suis venu.

CLAMART, après quelques hésitations, empochant le billet de banque que lui offre du Quelern.

Oh! monsieur!... Enfin... vous le voulez...

PASCAL, à part.

Son père!... Pauvre Lazarine!... un écueil de plus!

Digitized by Google

LOVEL, essayant de se remettre.

Je suis désolé, mon père, de vous avoir... par ma maladresse... fait perdre une somme...

DU QUELERN.

Que je ne regrette pas, Lovel... Au jeu, j'aime mieux vous voir perdre que gagner !

LOVEL, avec embarras.

Mon Dieu... nous sommes ici quelques bons amis... Montigneul... un camarade de collége...

MONTIGNEUL, saluant.

Monsieur...

LOVEL, désignant Clamart.

Le... le docteur Schlagdenn...

CLAMART, saluant.

Monsieur... (A part.) En voilà un qui vient se jeter à la traverse !

LOVEL, désignant Pascal.

Monsieur Pascal de Theillay...

DU QUELERN.

Monsieur de Theillay... un des vieux noms de notre bonne Bretagne... Je suis heureux, monsieur, de vous savoir un des amis de mon fils... Vous êtes ici avec lui, près de lui... Tant mieux, cela me rassure... Votre main, monsieur...

(Il serre la main de Pascal qui s'incline respectueusement.)

MONTIGNEUL, presque à lui-même, et faisant quelques pas vers la porte.

Décidément, je file !

CLAMART, vivement, à Montigneul.

Voyons, un dernier coup... vous avez la veine : mes cinquante louis en sept points...

MONTIGNEUL.

Non... vrai !

CLAMART.

Je sens que vous allez me gagner.

MONTIGNEUL.

Diable de docteur ! Allons... faisons vite.

(Ils s'attablent.)

PASCAL, à Lazarine qui dispose le thé.

Du thé, Lazarine...

LAZARINE.

Oh !... nous ne sommes plus amis... Je déteste les gens qui s'occupent des affaires des autres.

Digitized by Google

LOVEL.

Il y a longtemps que vous êtes à Paris, mon père ?...

DU QUELERN.

Depuis ce matin... Je vous croyais ruiné, monsieur ?

LOVEL, embarrassé.

Un moment, il est vrai ; mais j'ai recouvré en partie ma fortune.

DU QUELERN.

Et comment ?...

LOVEL.

Comment ?... d'heureuses spéculations... le hasard... la chance... enfin...

DU QUELERN.

Et toutes vos dettes sont payées ?

LOVEL.

Toutes... oui, mon père.

DU QUELERN.

Bien... J'avais peur, Lovel, et je suis venu... Et maintenant, que fais-tu ? que comptes-tu faire ?... vivre toujours de cette vie ?...

LOVEL.

Non... elle me pèse, elle me tue, et je veux... oh oui ! je veux en sortir !...

DU QUELERN.

Ah ! j'y compte... Si tu me trompais encore...

LOVEL.

Mon père !...

DU QUELERN.

J'y compte. A demain, Lovel...

LOVEL.

Vous partez ?...

DU QUELERN.

Oui... je le dois... (A Pascal qui s'incline.) Nous causerons ensemble, monsieur.

(Tous se lèvent et saluent.)

CLAMART, s'inclinant.

Monsieur du Quelern... (A part.) Bon voyage !

DU QUELERN, très-amicalement à Lazarine.

Je vous salue, mademoiselle...

(Lazarine s'incline respectueusement ; du Quelern sort par le fond.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

CLAMART, LAZARINE, MONTIGNEUL, LOVEL, PASCAL, puis TOUSSAINT.

(Après la sortie de du Quelern, Clamart et Montigneul se remettent à jouer.)

LAZARINE, à part.

Son père!... encore un contre moi... Oh! les mauvais jours, je les vois qui viennent!...

CLAMART, à Montigneul.

Et la vole... Quand je vous disais que vous me gagneriez... J'espère bien que vous allez me donner ma revanche...

MONTIGNEUL.

Alors, je rentrerai chez moi demain matin... Enfin!

(Clamart et Montigneul se replacent pour jouer. A ce moment, on entend dans la rue, sous les fenêtres, jouant l'air des Fraises, d'Adolphe Adam, un orgue de Barbarie.)

LOVEL, tressaillant et à part.

Ah!...

CLAMART, se levant radieux et à part.

L'orgue!...

MONTIGNEUL.

Un orgue de Barbarie!...

PASCAL.

A près de trois heures du matin!...

LAZARINE, presque à elle-même.

C'est singulier!

(La musique de l'orgue continue.)

CLAMART, ouvrant la fenêtre.

Allons... en voilà assez, Auvergnat... (Jetant une pièce de monnaie.) Tiens, voici pour ta peine... (Appuyant.) Nous t'avons suffisamment entendu!

PASCAL, regardant.

Il s'en va.

MONTIGNEUL, à Clamart.

Voyons... vite votre revanche.

CLAMART.

Non, merci... Tenez, décidément, j'en ai assez... je ne veux plus jouer...

Digitized by Google

MONTIGNEUL.

Qu'est-ce qui vous prend?

TOUSSAINT, entraînant en fredonnant.

Ah! qu'il est donc bon,
Qu'il est donc bon, d' cueillir la fraise!

(Puis à Montigneul.)

Monsieur, je viens de retrouver la clef du vestiaire.

MONTIGNEUL.

Enfin!

TOUSSAINT.

Voulez-vous vos effets?

MONTIGNEUL.

Certainement.

PASCAL.

Ainsi que les miens...

LAZARINE.

Vous partez?...

PASCAL.

Il est assez tard! A bientôt, Lovel.

LOVEL, balbutiant.

Oui... à bientôt...

MONTIGNEUL, à tous.

Mes enfants, à une autre fois... Adieu, toi, Lovel... belle Lazarine...

VOIX DE PIVOT, en dehors.

M'sieu Montigneul!...

MONTIGNEUL.

Mon portier!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PIVOT.

PIVOT, entrant tout essoufflé.

Ah! monsieur Montigneul... c'est vous!...

MONTIGNEUL.

Oui... Eh bien!... quoi?...

PIVOT.

Je vous donne ma parole d'honneur, monsieur, qu'il n'y a pas de ma faute... j'ai pas quitté un instant ma loge... ni mon épouse non plus... et je n'ai vu monter personne... je n'ai rien entendu.

MONTIGNEUL, impatienté.

Mais, quoi?... quoi?... quoi?...

Digitized by Google

PIVOT.

On est entré chez vous, monsieur... on a tout ouvert, on vous a volé...

TOUS.

Ah!...

MONTIGNEUL, se trouvant mal.

Volé!... Ah! les jambes!...

LOVEL, chancelant et à part.

Mon Dieu!...

CLAMART, bas à Lovel.

Est-ce que tu vas te trahir, toi! (Haut.) Dieu! que c'est dangereux de garder de l'argent chez soi!... ça ne m'arrive jamais... à moi!

ACTE TROISIÈME

Pendant le bal.

Chez Pascal de Theillay. Au fond, un petit salon donnant dans le grand salon; portes latérales à deux battants. Fauteuils, canapés, guéridon chargé d'albums, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASCAL, LOVEL, MONTIGNEUL, FÉLICIENNE, DANSEURS, DANSEUSES.

(On exécute, au fond, la dernière figure d'une contredanse.)

PASCAL, allant à Lovel, placé dans un angle et qui regarde les danseurs.

Holà, Lovel! que faites-vous, profond penseur, beau ténébreux?

LOVEL, pensif.

Moi? rien... je regarde sans voir.

PASCAL.

Ah! je vous accusais déjà d'admirer la charmante madame de Santeny, qui danse avec Montigneul.

LOVEL.

Non; le miroir de l'âme c'est le regard: dans le sien, j'ai lu la haine!

Digitized by Google

PASCAL.

Mon cher, il y a une chose qui a été, est, et qui sera toujours inconnue à qui que ce soit au monde, c'est la pensée d'une femme...

(La contredanse finit, chacun reconduit sa danseuse à sa place. Félicienne, conduite par Montigneul, a laissé, sans l'avoir vu, tomber son éventail.)

LOVEL, ramassant l'éventail et l'offrant à Félicienne.

Votre éventail, madame.

FÉLICIENNE, troublée et prenant l'éventail.

Je vous remercie...

LOVEL, à part.

Sa voix tremblait!... Bast! ce qui fait le plus trembler la voix et bondir le cœur, c'est une contredanse.

(Un domestique s'approche de Pascal et lui parle bas.)

PASCAL, à haute voix.

Mesdames, le souper est servi, et madame de Theillay, ma mère, vous attend pour vous en faire les honneurs... Votre tour viendra ensuite, messieurs, et c'est moi qui aurai le plaisir de vous présider.

(Toutes les dames, conduites par leurs cavaliers, disparaissent par le fond.)

SCÈNE II.

PASCAL, LOVEL, MONTIGNEUL.

MONTIGNEUL.

La détestable mode que de faire souper, d'abord les femmes, ensuite les hommes!

PASCAL, souriant.

Parce que l'on est séparé d'elles!

MONTIGNEUL.

Oui... (à part) et puis, parce qu'elles prennent immédiatement les morceaux les plus avantageux. (Haut à Paul.) Quelle est donc cette dame avec qui je viens de danser?

PASCAL.

Madame de Santeny.

MONTIGNEUL.

Oh! mon cher, elle danse comme un dieu!... curieuse, par exemple... Est-ce que tu la connais, Lovel? elle m'a fait un tas de questions sur toi.

LOVEL.

Ah!...

Digitized by Google

MONTIGNEUL.

Veuve, à ce qu'il paraît. Elle m'a promis une polka... Elle me plairait, cette femme-là !...

PASCAL.

Eh bien! mon bon ami, n'y pensez plus, c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Vous venez trop tard... j'ai dans l'idée que vous ne réussiriez pas. (Avec intention.) N'est-ce pas, Lovel?

LOVEL.

Vous êtes fou, Pascal.

PASCAL.

A votre aise!... Ah çà! mais je n'ai pas encore aperçu le docteur Schlagdenn.

MONTIGNEUL.

Vous l'avez invité?

PASCAL.

De vive voix, il y a une quinzaine, aux Italiens!... Mais je vous ai adressé une lettre pour lui, Lovel, vous l'avez reçue?

LOVEL.

Oui... mais je crains... il ne viendra pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, puis CLAMART.

LE DOMESTIQUE.

Le docteur Schlagdenn!

CLAMART.

Je vous salue, messieurs.

LOVEL, à part.

Lui!

PASCAL, lui serrant la main.

Bonjour, docteur... Que nous disait donc Lovel, que vous ne viendriez pas?

CLAMART.

C'est peut-être la crainte qu'il en avait. J'aurais été désolé, monsieur de Theillay, de ne pas répondre à une aussi honorable et aussi flatteuse invitation. (Bas à Lovel.) Vous gardez donc les lettres qu'on m'adresse, vous!... eh bien, merci! (Haut.) Ah! ce cher monsieur Montigneul, et cette santé?... Eh bien! et votre malheureuse affaire de l'autre nuit, qu'en est-il résulté? A-t-on enfin mis la main sur vos voleurs?

MONTIGNEUL.

Eh, mon Dieu, non!... pas un indice, pas une trace!

Digitized by Google

CLAMART.

Vraiment ! il paraît qu'ils avaient bien pris leurs précautions !

MONTIGNEUL.

Heureusement pour moi qu'une somme importante leur a échappé.

CLAMART, très-surpris.

Bah !

MONTIGNEUL.

Mon Dieu, oui, et cela grâce à Lovel, qui m'a donné le conseil que j'ai suivi, de placer dans un double fond une partie de mon avoir !

CLAMART, regardant Lovel.

Ah !...

MONTIGNEUL.

Et c'est justement le seul endroit du secrétaire qui ait échappé aux indiscrétions de ces gentlemen du rossignol ! (Serrant la main de Lovel.) Mille fois merci, mon vieux camarade; sans toi, j'étais réduit à la mendicité !

CLAMART, à Lovel.

Vous avez d'excellentes idées, Lovel.

MONTIGNEUL.

Leur coup de filet est déjà assez joli !... plus de cent mille francs...

PASCAL.

Beau denier !... Ils ont dû être satisfaits !

CLAMART.

Eh !... peut-être.

MONTIGNEUL, changeant de ton.

Dieu ! que ces dames sont longtemps à table !

PASCAL, riant.

Prenez patience... Tenez, en attendant, examinez mes tableaux.

CLAMART.

En effet, vous avez là deux marines superbes.

PASCAL.

Marseille et Brest.

CLAMART et LOVEL.

Brest !

PASCAL.

C'est joli, n'est-ce pas... les charmantes vues !... et mes *Delacroix*, mes *Diaz*, mes *Roqueplan*. Par là... dans les salons... ne passez pas... indifférents ; mais je vous recom-

Digitized by Google

mande surtout ma collection de médailles, j'y ai ajouté ces jours-ci plusieurs magnifiques pièces.

CLAMART.

Vous avez des médailles ?

PASCAL.

Et une des plus riches collections; n'est-ce pas, Lovel ?

LOVEL, sombre.

Oui... oui...

CLAMART, à Lovel.

Et vous ne m'en avez jamais parlé ! ah !... Lovel...

PASCAL, montrant la gauche.

Eh bien, entrez dans la bibliothèque, docteur; réparez le temps perdu, examinez, admirez, je suis enchanté d'avoir affaire à un connaisseur comme vous, et montrez bien tout à ces messieurs, Lovel; ne leur faites pas grâce du moindre Sésostris !

LOVEL.

A quoi bon !

CLAMART, avec autorité.

Allons, nous vous suivons.

MONTIGNEUL.

Va donc pour la numismatique, (presque à lui-même) faute d'une aile de poulet !

CLAMART, bas à Lovel.

Je ne suis pas content ! Oh ! oh ! faut que ça marche mieux que ça !

(Lovel, Clamart et Montigneul entrent à gauche.)

SCÈNE IV.

PASCAL, puis FÉLICIENNE.

PASCAL, se dirigeant vers le fond.

Voyons maintenant où en est le souper de ces dames... (Se rencontrant avec Félicienne qui entre.) Ah ! vous avez donc quitté la table ?

FÉLICIENNE.

Oui; j'ai aperçu parmi les spectateurs de notre banquet un haut fonctionnaire, et je viens vite ici rédiger un petit placet que je vais lui glisser, pendant une contredanse; car j'espère bien qu'il m'invitera. (Gaiement.) Et s'il ne m'invite pas, je l'inviterai !

PASCAL.

Vous protégez donc toujours et partout ?

Digitized by Google

FÉLICIENNE.

Il faut bien qu'un bal serve à quelque chose.

PASCAL.

Vous êtes bonne...

FÉLICIENNE.

Du tout, je suis égoïste; cela m'occupe, cela m'amuse, d'obliger les autres. La vie est si longue! on l'emploie comme l'on peut, même à faire des ingrats, ce qui a encore son charme! Pourquoi riez-vous donc?

(On voit à ce moment Lovel et Clamart passer dans les salons du fond, s'arrêter un instant puis disparaître.)

PASCAL.

Parce que, dans la vie, on ne fait jamais ce que l'on veut; parce que Lovel, devenu le cicerone obligé du docteur, le promène dans les salons, et qu'il aurait préféré rester ici.

FÉLICIENNE.

Vous croyez?

PASCAL.

J'en suis sûr.

FÉLICIENNE.

Et dans quel but?

PASCAL, plaisantant.

Qui sait!... pour moi peut-être!...

FÉLICIENNE.

Vous avez beaucoup d'amitié pour monsieur du Quelern?

PASCAL.

Oui. C'est une loyale nature; sans lui, vous le savez, je serais mort peut-être!... et puis, l'amitié, c'est comme l'amour, cela ne s'analyse pas.

FÉLICIENNE.

Est-ce que vous vous voyez souvent?

PASCAL.

Assez; pourtant, depuis une quinzaine que j'ai soupé avec lui chez Lazarine...

FÉLICIENNE.

Qui vous parle de cette fille?

PASCAL.

Pardon!... je ne songeais plus!... Ah! madame, le bel auxiliaire pour la sagesse que la fortune! et qu'il est facile de marcher droit quand on est soutenu!... Laissez aux petits esprits, aux petites haines, aux petites plumes, l'insulte à la misère, à la faim, au désespoir... Plaignez qui tombe! ne méprisez pas qui est tombé!... Sous une faute, il y a quelquefois un dévouement... il y a toujours des larmes .. et la

Digitized by Google

vertu ne se trouve qu'entourée de l'indulgence et de la charité!...

FÉLICIENNE.

Qui condamne?... qui accuse?... c'est le monde!

PASCAL.

Parce qu'il ne voit que l'apparence.

FÉLICIENNE, rêveuse.

Oui... c'est possible!... Pauvre Lazarine... nous nous aimions bien! (Avec aigreur.) Mais aussi, cette liaison avec monsieur du Quelern est d'un scandale!...

PASCAL.

Oh!... un scandale qui se meurt, s'il n'est mort!

FÉLICIENNE, vivement.

Comment?...

PASCAL.

Une rupture, une brouille sérieuse depuis quelques jours, la fin ordinaire de tous ces romans-là.

FÉLICIENNE, avec une joie qu'elle ignore elle-même.

Oh!... la malheureuse fille!

PASCAL.

Vous lui en voulez moins?

FÉLICIENNE, vivement.

Je ne lui en veux pas.

PASCAL, à part, en souriant amèrement.

O le cœur des femmes!... heureux Lovel!...

FÉLICIENNE, gaie sans s'en douter.

Ah! pourquoi m'avez-vous dit tout cela?... Si vous saviez comme vous m'avez attristée... vous me gâtez la fin de mon bal... Je vous en veux... Ah!... et ma recommandation... mon protégé... mon protecteur!... Dites-moi donc où l'on peut écrire?

PASCAL, lui indiquant la gauche.

Là... dans ma bibliothèque.

FÉLICIENNE, en y entrant.

Ah! cette pauvre Lazarine...

PASCAL.

Ne m'en parlez pas!

SCÈNE V.

PASCAL, seul.

Le chagrin des uns fait la joie des autres... C'est ainsi!... Ai-je assez lu dans son cœur! et sais-je bien lire dans le

Digitized by Google

mien!... (Soupirant.) A quoi bon! j'en sais assez... fermons le volume.

SCÈNE VI.

PASCAL, LOVEL, CLAMART, sortant de la droite.

LOVEL, bas à Clamart.

Quoi!... encore?

CLAMART, bas.

Oui... Il faut réparer l'affaire Montigneul.

LOVEL, à part.

Pascal!...

CLAMART, allant à Pascal.

Je vous félicite, monsieur; vous possédez une collection de premier ordre. Les belles médailles! il y en a là pour plus de trois cent bons mille francs.

PASCAL.

Ah! docteur, vous êtes peu généreux dans vos expertises. Mais songez donc que c'est l'œuvre studieuse, patiente, dans tous les coins du monde, de trois générations de ma famille. Je ne la donnerais pas pour six cent mille francs.

CLAMART.

Six cent mille francs! Ah! la science, les arts! quelles célestes jouissances!...

MONTIGNEUL, à Pascal, en entrant.

Enfin, ces dames vont quitter la table, et...

PASCAL.

Très-bien; je vais m'occuper des hommes... Venez-vous, messieurs?

CLAMART, à Lovel qui fait un pas.

Oh!... vous, de la raison, mon cher Lovel...

PASCAL.

Comment?...

CLAMART.

Défense complète, de par la Faculté.... Il est au régime... Une goutte de champagne et une tranche de foie gras, et adieu la guérison!... Il est menacé de gastralgie... cas grave!

PASCAL.

Ah! j'ignorais...

Digitized by Google

LOVEL, sombre.

Oui, je souffre... je souffre beaucoup.

CLAMART.

En suivant mes conseils, tout ira bien.

PASCAL.

Parbleu!... Allons... un convive de moins...

CLAMART.

Surtout, restez ici, ne bougez pas... (Bas.) L'empreinte de cette serrure, il me la faut, je le veux.

(Il lui glisse dans la main un morceau de cire vierge.)

LOVEL.

Ah!

MONTIGNEUL.

Eh bien! docteur, venez-vous?

CLAMART.

A vos ordres, mon cher monsieur de Theillay.

(Montigneul, Clamart et Pascal sortent par le fond.)

SCÈNE VII.

LOVEL, seul, avec désespoir.

Oh! c'est horrible!... Cet homme... toujours... partout... qui me pousse d'infamie en infamie! Ah! quel génie infernal lui a donc fait jadis arrêter mon bras!... (Il tombe accablé sur une causeuse, la tête dans ses mains.) O mon enfance si calme! ma jeunesse si heureuse! mon beau pays de Bretagne! la vieille maison de ma famille, au haut des rochers noirs!... (Se levant et poussant un cri en considérant un des tableaux décorant le salon.) Oh!... là... là... ce tableau... c'est Brest, Brest... C'est aussi la ville du bagne... aux camisoles rouges... Étant enfant, je me souviens bien... mon père m'a mené les voir. Cette nuit-là, j'ai tremblé la fièvre!... Ah! malheureux! tu le reverras ton pays... en passant sur la route qui mène à la geôle!... Marche, marche toujours... tu arrives... tu arriveras... (Avec égarement.) Non, non, je n'irai pas; je ne veux pas y aller... Il peut m'y traîner, lui, cet homme, d'un mot, d'un signe, et jeter sur mon dos la casaque du faussaire. Il me tient dans ses griffes d'airain! il faut que je lui obéisse; je ne pourrais lui échapper qu'en me donnant la mort. La mort, mon Dieu! c'est la liberté; mais je n'ose pas, je n'ose plus me frapper! Ah! c'est le crime qui m'a rendu lâche, et j'ai peur de mourir. Ah! je suis bien

Digitized by Google

misérable ! Allons, l'empreinte de cette serrure; il me l'a dit, il le veut. Cette fois encore, la dernière... obéissons.

(Pâle, tremblant, trébuchant, il prend dans sa poche un rouleau de cire vierge que lui a précédemment glissé Clamart, s'approche de la porte de la bibliothèque et applique la cire sur la serrure. Au même moment, la porte s'ouvre, Lovel recule effrayé, et Félicienne paraît. La porte est ouverte; elle est placée de telle façon, que la serrure, sur laquelle la cire est restée collée, fait face au public.)

SCÈNE VIII.

LOVEL, FÉLICIENNE.

LOVEL, poussant un cri de terreur.

Ah !

FÉLICIENNE, à part.

Lui !

LOVEL, balbutiant.

Ma... mada... madame...

FÉLICIENNE, frappée de l'état de Lovel.

Comme vous êtes pâle, monsieur...

LOVEL.

Moi...

FÉLICIENNE.

Vous tremblez...

LOVEL, de plus en plus troublé.

C'est... c'est... mon Dieu... (A part.) Je n'y vois plus.

FÉLICIENNE, désignant l'appartement d'où elle sort.

Vous vouliez entrer... là ?...

LOVEL, perdant la tête.

Non... oui... pitié...

FÉLICIENNE, se trompant sur le sens des paroles de Lovel.

Saviez-vous donc que j'y étais ?...

LOVEL, à part et poussant un cri de joie.

Ah ! rien, rien... elle n'a rien vu, rien deviné...

(Haut et cherchant à se remettre.)

Oui, oui... et je voulais...

FÉLICIENNE.

Me voir, me parler...

LOVEL.

Vous voir... vous parler... vous voir... vous dire...

FÉLICIENNE.

Quoi donc ?

Digitized by Google

LOVEL, se forçant à s'animer.

Vous dire... Eh ! mon Dieu ! ne l'avez-vous pas deviné à mon trouble, à mes regards, à mon silence ?... Depuis le premier jour où je vous vis, votre image m'a poursuivi... J'ai lutté, j'ai combattu... C'en est trop... je suis vaincu... je n'ai plus de force, de courage que pour vous dire tout bas, bien bas, le front glacé et les mains jointes : Je vous aime... je vous aime... je vous aime !...

FÉLICIENNE.

Ah ! taisez-vous... taisez-vous !...

LOVEL.

Non, repoussez-moi... chassez-moi... Que m'importe ! je vous ai parlé, madame, je suis heureux !...

FÉLICIENNE, très-émue.

Ah ! Lovel ! Lovel !...

LOVEL, à part, après avoir jeté un coup d'œil sur la porte.

Ah ! mon Dieu ! si quelqu'un venait...

FÉLICIENNE.

Mais... ce désordre apparent... cette dissipation... c'était donc...

LOVEL.

Le désespoir... Oui, madame, je voulais vous oublier, mais je n'ai pu... je ne pourrai jamais !... Tenez, ne me parlez plus... laissez-moi... je sens que ma tête se perd... là, près de vous... et cette main...

FÉLICIENNE.

Lovel, je vous ai deviné... cette main, gardez-la.

LOVEL, à part.

Ah ! qu'a-t-elle dit ?...

SCÈNE IX.

LOVEL, FÉLICIENNE, puis PASCAL, puis CLAMART, puis MONTIGNEUL, et les DANSEURS et DANSEUSES.

PASCAL, qui a entendu les derniers mots, et du fond s'avançant vers Félicienne.

Il fallait une étincelle, madame, l'étincelle a jailli !

CLAMART, interrogeant toutes les figures, et à part.

Il y a certainement quelque chose ici !...

(Ritournelle de polka.)

MONTIGNEUL, à part, en accourant, la bouche pleine.

On recommence à danser trop tôt, on n'a pas le temps de

Digitized by Google

souper... (Haut, à Félicienne.) Madame, polka promise, polka due...

FÉLICIENNE, émue.

Mon Dieu ! monsieur, vous seriez bien aimable de remettre cela...

MONTIGNEUL.

A quand ?

PASCAL.

Au bal de noces de madame de Santeny et de monsieur Lovel du Quelern.

LOVEL.

Monsieur de Theillay...

CLAMART, à part.

Qu'est-ce qu'il dit ?

LOVEL, bas à Clamart, qu'il voit, en lui indiquant la porte.

Ah ! là... là... la cire.

CLAMART va vivement arracher la cire, et à part, en la mettant dans sa poche.

J'y suis... Bien joué !... Moi, avec mon physique, j'étais pincé.

ACTE QUATRIÈME

Un Drame dans les coulisses.

Au théâtre : l'intérieur. La scène vue à l'envers. La toile du fond, derrière laquelle est la salle, est baissée, et des artistes regardent par les deux trous.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉGISSEUR, MACHINISTES, FIGURANTS, FIGURANTES, puis PIVOT, et AUTEURS, ACTEURS, ACTRICES, paraissent sur le théâtre et se promènent de différents côtés.

LE SOUS-RÉGISSEUR, criant.

Au rideau !

LE RÉGISSEUR, accourant.

Ne levez pas ! ne levez pas ! Qu'est-ce qui a crié au rideau? Je vous mets à l'amende de trois francs !

LE SOUS-RÉGISSEUR.

Mais, monsieur le régisseur...

Digitized by Google

LE RÉGISSEUR.

Pas d'observations, je ne les souffre pas... Rien n'est encore prêt... Allez corriger votre affiche... et mettez en gros caractères les noms des auteurs... ils se sont plaints... et vous, les machinistes, vite aux décors... Pressons l'entr'acte, pressons l'entr'acte.

(Les machinistes enlèvent la décoration, et petit à petit la remplacent par une autre.)

LA JEUNE PREMIÈRE.

Comme le public est froid, ce soir!... j'ai pourtant joliment chanté mon couplet final...

LE JEUNE PREMIER.

C'est toujours comme ça les jours de première, c'est à peine s'ils veulent écouter la petite pièce, et puis, il y a un tas de beaux esprits d'estaminet qui viennent pour faire les *lettrés!*

LA SOUBRETTE.

Ayez donc du talent... pour balayer les planches.

LA MÈRE PITONBERG, à sa fille.

Tiens, mon enfant... (tirant une bouteille de son cabas) v'là ton bouillon coupé, pour te refaire l'organe.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Merci, m'man, tout à l'heure, pendant la pièce, après ma tirade.

LE RÉGISSEUR.

Mais restez donc dans la loge de votre fille! vous embarrassez la manœuvre, madame Pitonberg. Oh! ces mères d'actrices!

LA MÈRE PITONBERG, en grommelant et s'asseyant dans un coin sur un pliant qu'elle tient toujours sous son bras.

Oh! ces régisseurs!

LE RÉGISSEUR.

Si j'étais directeur, je n'engagerais que des orphelines. (A Pivot, vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette, qui traverse le théâtre) Qu'est-ce que vous faites donc ici, vous? je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu.

PIVOT, regardant Clamart qui entre et s'approche d'eux.

J' suis en surplus... de la brigade du cintre... pour la pièce nouvelle.

LE RÉGISSEUR.

Ah!... oui... les hommes de supplément... Eh bien, c'est bon... allez à votre poste.

PIVOT.

On y va, m'sieu... (Échangeant un coup d'œil avec Clamart et disparaissant.) J'y serai, à mon poste.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLAMART.

LE RÉGISSEUR.

Ah! c'est le docteur Schlagdenn. (Avançant les doigts.) Une prise, docteur.

LE JEUNE PREMIER, à la Jeune Première.

Comment a-t-il donc ses entrées, celui-là?

LA JEUNE PREMIÈRE.

Il paraît qu'il a prêté quelques billets de mille à la direction!

CLAMART, offrant du tabac au Régisseur.

Il est tout frais.

DES MACHINISTES, portant un décor.

Gare derrière!

LE RÉGISSEUR.

Place donc, messieurs, vous encombrez...

LA SOUBRETTE.

Vous n'avez pas besoin de tant vous presser... Lazarine n'est pas seulement arrivée.

LE RÉGISSEUR.

Allons, bon... elle n'est pas encore dans sa loge... Il faut aller la chercher!

LA JEUNE PREMIÈRE, gouaillant.

A la Maison d'or!...

LA SOUBRETTE.

Ou chez Bonvallet, ou chez Deffieux.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Ne craignez donc rien... elle va venir, et au galop... Quand on a voiture!... En voilà une chanceuse!... elle pince tous les bons rôles... Jusque dans les pièces mythologiques, elle trouve moyen de se faire valoir... Minerve... rien que ça... de la jupe... et du casque!

LA SOUBRETTE.

Je ne la trouve pas déjà si jolie, moi.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Il y en a ici beaucoup qui la valent...

LA SOUBRETTE.

Avec ça que son Lovel est très-beau garçon... Elle peut se flatter d'avoir du bonheur, celle-là!

Digitized by Google

LA JEUNE PREMIÈRE.

En doit-elle dépenser, hein!... Tous les jours une toilette nouvelle! Aujourd'hui, bien sûr, elle en aura une autre!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAZARINE.

LAZARINE, mise très-simplement et s'avançant sur les derniers mots.

Vous ne vous trompez pas... mes bonnes amies.

LE JEUNE PREMIER et LA JEUNE PREMIÈRE.

Lazarine!

LA JEUNE PREMIÈRE.

Comment vas-tu, ma bonne chatte?

LA SOUBRETTE.

Une robe de laine!

LE JEUNE PREMIER.

Un tartan!

LA JEUNE PREMIÈRE.

Quelle idée!...

LAZARINE.

C'est la mienne.

CLAMART, en considérant Lazarine, haut et s'avançant.

Sous quelque costume que ce soit, mademoiselle, vous êtes toujours charmante... mais...

LAZARINE, avec mépris.

Qui vous parle?

LE JEUNE PREMIER, aux autres, en riant.

Reconduit!

LA SOUBRETTE, à la Jeune Première.

Elle a un grain, cette fille-là!

LA JEUNE PREMIÈRE, à la Soubrette.

C'est ce qui l'empêchera de faire son affaire au théâtre.

(Ils remontent la scène et laissent Lazarine seule avec Clamart.)

CLAMART, bas à Lazarine.

Voyons, causons un peu... Il paraît... que vous savez tout.

LAZARINE.

Oui... le hasard... le ciel... m'a fait découvrir vos infamies, vos crimes.

CLAMART.

Nos crimes... soit... partagés par ton amant.

Digitized by Google

LAZARINE.

Ah! misérable!... comment l'avez-vous entraîné... et lui... Lovel... Lovel... il a pu...

CLAMART.

Ah! ma petite, l'homme n'est pas parfait... les passions... l'amour du bien-être... le besoin de luxe... tu dois en savoir quelque chose?

LAZARINE.

C'est vrai... c'est vrai, mon Dieu... Cet or... toujours, sans cesse... Jamais je ne me suis demandé... Oh! ces bijoux, horrible parure... ils me brûlaient... je n'en porterai plus jamais.

CLAMART.

Actrice, va!

LAZARINE.

Et vous, vous qui l'avez perdu, je vous perdrai aussi, moi; je vous ferai retourner au bagne!

CLAMART.

A la même chaîne que ton amant.

LAZARINE.

Oh! malheureuse!

CLAMART.

Réfléchis bien... qui n'est pas pour moi, est contre moi... Veux-tu marcher franchement avec nous, sans arrière-pensée?

LAZARINE, remontant.

Non!

CLAMART, à part.

C'est toi qui l'auras voulu!... imprudente fille!

PIVOT, qui rôdait dans le fond, bas à Clamart.

Ça va-t-il toujours... là-haut?

CLAMART, bas.

Plus que jamais... Allons, vite à ta place... au cintre.

PIVOT, s'éloignant.

On y va.

LE RÉGISSEUR, allant à Lazarine.

Ah! Lazarine, ma bonne fille, te voilà... j'allais envoyer chez toi. (Au Jeune Premier et à la Jeune Première.) Eh bien, vous deux, qui êtes du lever du rideau, allez donc vous habiller. A quoi songez-vous donc?

LA JEUNE PREMIÈRE, s'éloignant ainsi que le Jeune Premier.

Eh! nous avons bien le temps!

LE RÉGISSEUR, s'éloignant en bougonnant.

Si vous m'augmentez mon entr'acte d'une seconde, vous

Digitized by Google

êtes bien sûrs d'être à l'amende, par exemple! (Criant.) Voyons donc, lampiste, allumez donc vos portants! (En disparaissant.) Ah!... si j'étais le maître!

LA JEUNE PREMIÈRE, qui cause avec Clamart.

Docteur, depuis quelque temps j'ai des palpitations.

CLAMART.

Ce n'est rien, chère enfant. Je vous guérirai.

LA JEUNE PREMIÈRE, à part en s'éloignant avec Clamart.

C'est qu'il est fort bien conservé, cet homme-là!

LAZARINE, abîmée dans ses pensées.

Je suis comme folle... On me parle, j'écoute, et je ne comprends pas ce que l'on me dit.

SCÈNE IV.

LAZARINE, PASCAL.

PASCAL, regardant de tous côtés.

Ah çà, où est donc le régisseur?... Je voudrais pourtant bien passer par la porte de communication... (Voyant Lazarine.) Bonsoir, Lazarine.

LAZARINE.

Monsieur de Theillay...

PASCAL, la regardant.

Vous êtes triste... vous avez pleuré...

LAZARINE.

C'est possible... Je ne me souviens plus...

PASCAL.

Je comprends... Vous savez tout...

LAZARINE, à part, avec effroi.

Mon Dieu!

PASCAL.

Courage, Lazarine!... il en faut dans la vie!... Un jour ou l'autre, cela devait arriver, n'est-ce pas?... Vous êtes une femme de cœur, eh bien, soyez grande, soyez forte, soyez bonne, et par votre résignation, donnez à Lovel la dernière preuve de votre amour.

LAZARINE.

Mais qu'est-ce que vous me dites donc là, monsieur?

PASCAL.

Tôt ou tard le monde repousse qui l'a dédaigné; et grâce à ce mariage, un brillant avenir lui est acquis.

Digitized by Google

LAZARINE.

Un mariage?...

PASCAL.

Vous ignoriez?...

LAZARINE.

Moi?... par exemple! Est-ce qu'il ne me dit pas tout?... Je l'ai même encouragé à...

PASCAL.

Et vous avez bien agi : son bonheur, sa tranquillité, sa fortune, sont là, dans cette alliance avec madame de Santeny.

LAZARINE, à part.

Ah! Félicienne!... lui!...

PASCAL.

Vous pâlissez?...

LAZARINE.

Moi... pourquoi?... J'ai bien pris mon parti, allez... ça fait mal, mais on s'y habitue... Et enfin, c'est tout à fait convenu?

PASCAL.

Oh! tout à fait!

LAZARINE.

Depuis quand donc déjà? Il me l'a dit, mais vous savez, nous autres... au théâtre, il nous faut songer à tant de choses!...

PASCAL.

Depuis deux jours.

LAZARINE, feignant de se souvenir.

Ah! oui... c'est cela... depuis deux jours.

PASCAL.

Voyons... que comptez-vous faire?

LAZARINE, un peu égarée.

Est-ce que je sais!

PASCAL.

Voulez-vous me croire?... Pour vous, pour lui, quittez Paris... la France. Par mes relations, je peux vous aider à cela!... Travaillez; quand la tête est occupée, le cœur bat moins fort... Devenez une grande actrice, et un jour... plus tard... revenez-nous, portant un nom illustre, et le front chargé de couronnes!... (Après un temps.) Vous ne me répondez pas?

LAZARINE.

Si... si... Oh! je vous entends bien!...

Digitized by Google

PASCAL.

Eh bien, voyons... m'autorisez-vous à négocier cette affaire?... Je vous réponds d'un magnifique engagement.

LAZARINE.

Oui... non... je vous dirai... (Avec explosion.) Mais vous ne voyez donc pas que vous m'assassinez avec toutes vos paroles!

PASCAL.

Pauvre Lazarine!... Vous souffrez?

LAZARINE.

Souffrir... c'est trop doux, ce mot là!...

LE RÉGISSEUR, accourant vers Pascal.

Ah! monsieur le comte... Vous voulez passer, à ce qu'on m'a dit?... Venez vite, je vais ouvrir.

PASCAL, à Lazarine.

A bientôt, Lazarine... Vous parliez tant de courage... montrez-en. (A part, s'éloignant avec le Régisseur.) Eh! mon Dieu! quelle est la douleur que le temps ne détruit pas?...

UN MACHINISTE, criant.

Chargez là-haut... les bandes d'air! (Ce mouvement s'exécute.) Chargez encore... là... bien...

SCÈNE V.

LOVEL, LAZARINE.

LOVEL, qui arrive pensif, et à part.

Madame de Santeny a écrit à mon père, lui a appris ce mariage... et je l'ai laissée faire!... Demain mon père doit arriver à Paris... demain le contrat. (Avec terreur.) Est-ce que demain viendra?... J'ai la tête vide... Je ne vois pas devant moi!...

LAZARINE, avec effroi.

Ah! Lovel!...

LOVEL.

Lazarine!... (Après un temps.) Tu me méprises bien, n'est-ce pas?...

LAZARINE.

Tout à l'heure encore je vous plaignais, mais à présent, oh! oui, je vous méprise... Vous vous mariez, vous!... Oh! ce n'est pas la jalousie qui m'anime, car je donnerais avec joie mon sang, ma vie, pour pouvoir te crier : Lovel, oublie-moi, marie-toi... sois heureux!... Mais associer l'existence d'une

Digitized by Google

honnête femme à la tienne... un nom sans tache au tien que tu as déshonoré, c'est une lâcheté, c'est une infamie!

LOVEL.

Eh! j'ai été pris, entraîné, contraint; est-ce que je savais ce que je faisais!

LAZARINE.

Ce mariage, tu le rompras... il le faut!... tu le dois...

LOVEL.

Le rompre!...

LAZARINE.

Malheureux! réfléchis donc.

LOVEL.

Réfléchir! je n'en ai plus la force. De quelque côté que je me tourne, c'est le crime, c'est l'opprobre, c'est l'infamie! Où est l'issue?

LAZARINE.

Je t'en offre une, moi.

LOVEL.

Laquelle?

LAZARINE.

Le repentir et le travail. Aujourd'hui, j'ai tout vendu : voiture, chevaux, meubles, bijoux. Avec cet argent, avec du courage, nous pouvons commencer et acquérir une fortune avec laquelle... (baissant la voix) plus tard, tu essayeras de réparer... (Avec animation.) Viens, partons, quittons ce pays, fuyons n'importe où... où il y a de la terre à remuer, partout où il y a place pour l'activité d'un homme de cœur. Tu veux un refuge... en voilà un... c'est l'énergie du bien!... Une issue... c'est la réhabilitation!... J'ai peut-être aidé à te perdre; c'est possible... Viens donc, alors, car je veux te sauver! Je n'ai plus qu'un désir, qu'un but, qu'une pensée... racheter mes fautes, les tiennes, te rendre au monde purifié, régénéré, honnête!... Après cela, tu me fuiras, tu me chasseras, peu m'importe! Est-ce que je me plaindrai!... je bénirai Dieu!...

LOVEL, ému.

Oh! oui, oui, c'est un noble avenir, c'est une vie nouvelle. Je m'abandonne à toi! arrache-moi de cet enfer!... Sois mon salut, sois ma Providence, sois mon ange gardien. Viens; partons sans perdre un instant. Quand tu es là, je suis fort; quand je suis seul, j'ai peur... Partons, partons.

LAZARINE.

Viens donc!

Digitized by Google

LE RÉGISSEUR, accourant.

Lazarine! Lazarine!...

LAZARINE, à Lovel.

Ah! je les oubliais.

LE RÉGISSEUR, traversant la scène.

Ah çà! mais vous perdez donc la tête, Lazarine? vous n'êtes pas encore dans votre loge!... Nous avons déjà une demi-heure d'entr'acte, et vous êtes de la deuxième scène.

LAZARINE.

J'y vais, j'y vais.

LE RÉGISSEUR.

Mon cher monsieur Lovel, je vous en supplie, ne la faites pas causer.

LAZARINE, bas à Lovel.

Viens me prendre après la pièce, dans ma loge; je t'attendrai.

LOVEL.

Oui, j'irai.

LE RÉGISSEUR, à Lazarine.

Voyons, dépêchons-nous.

LAZARINE, en sortant, à part.

Allons, comédienne, sois gaie avec la mort dans le cœur!

LE RÉGISSEUR, à part, en sortant.

C'est stupide de laisser venir les amants de ces dames sur le théâtre; ils ne sont bons qu'à faire manquer les entrées. Ah!... si j'étais le maître!...

SCÈNE VI.

LOVEL, puis CLAMART.

LOVEL.

Oui, partir, c'est le salut, c'est la vie!

CLAMART, qui les épiait, paraissant tout à coup.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle t'a dit? Tu pars?

LOVEL, surpris, puis se remettant.

Oui... Écoute, Clamart... je suis résolu.

CLAMART, haussant les épaules.

Toi!

LOVEL.

Ah! cette fois, c'est irrévocable!

CLAMART.

Irrévocable!... Rien ne l'est.

LOVEL.

Ceci le sera, du moins... C'est que je ne veux plus te connaître... c'est que je ne te connais plus!

CLAMART.

Ah! vraiment... de la révolte!

Digitized by Google

LOVEL.

Tu peux me perdre... eh bien! essaye donc... Plutôt le bagne que toi!

CLAMART.

A quelle heure partez-vous ce soir, après le spectacle?... Ah! elle joue ce jeu-là, ta Lazarine! A son aise!... Est-ce que je ne sais pas tout?... Elle a vendu ce matin son mobilier et les accessoires, et veut filer avec toi... au large... Oh! oh!... L'honneur ne pousse pas du jour au lendemain, mon garçon... Tu as semé hier, tu ne récolteras pas aujourd'hui... N'importe, essaye, si cela t'amuse... Ah! pourtant, c'est dommage, tu avais une bonne chance, un mariage de plus d'un million de dot!

LOVEL.

Tais-toi!

CLAMART.

Ah! tu ne feras jamais rien... Tiens! jette tout cela à tes pieds; qu'est-ce que cela me fait, à moi? Tu veux ta liberté? eh! mon Dieu! je te la rends. Il ne faut pas pour cela nous arracher les yeux... Nous t'aimions pourtant bien... nous deux ce pauvre Toussaint...

LOVEL, avec dégoût.

Ah!... ce misérable...

CLAMART.

Mon Dieu, oui... il en est!... Ah! tu ne veux plus l'avoir pour valet de chambre... et tu romps notre pacte...

LOVEL.

Oui... oh! oui...

CLAMART.

Soit donc... Eh bien! bon voyage, et adieu!

LOVEL, presque malgré lui.

Adieu!

CLAMART, à part.

O roseau qui se croit un chêne!...

(Mouvement dans les coulisses. Entrent en même temps le Jeune Premier, la Jeune Première, des Figurants, des Machinistes, le Régisseur.)

SCÈNE VII.

CLAMART, LOVEL, LE JEUNE PREMIER, LA JEUNE PREMIÈRE, FIGURANTS, MACHINISTES, LE RÉGISSEUR, LA MÈRE PITONBERG.

LE JEUNE PREMIER, en costume de berger.

Ah! me voilà prêt, moi.

Digitized by Google

LA JEUNE PREMIÈRE, en costume de bergère.

Et moi aussi. (Courant au trou de la toile.) Voyons donc si mon avant-scène est venu.

LA MÈRE PITONBERG, qui a placé son pliant dans un coin, s'est assise et lit.

Oh!... ce journal-là ne parle pas assez de ma fille, je me désabonnerai!

LE MACHINISTE.

Mais ôtez-vous donc de là, mère Pitonberg, vous empêchez le service.

LA MÈRE PITONBERG.

On ne peut donc pas trouver une pauvre petite place?

LE MACHINISTE, plaçant le pliant sur une trappe et la faisant asseoir.

Ici, ici... tenez! mettez-vous ici. (Criant.) Chargez...

(La trappe s'ouvre et la mère Pitonberg disparaît.)

LA JEUNE PREMIÈRE.

Eh bien! où donc est maman?

LE MACHINISTE.

Dans le troisième dessous... elle gênait!...

LA JEUNE PREMIÈRE.

Ah! ces machinistes, sont-ils grossiers!

LE RÉGISSEUR.

Sonnez au foyer... Les musiciens à l'orchestre... Et Lazarine! Lazarine!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAZARINE.

LAZARINE, arrivant en costume de Minerve.

Me voilà, vous pouvez frapper.

LE RÉGISSEUR, criant au cintre.

Êtes-vous prêts pour le nuage?

CLAMART, s'avançant.

Je vais dans la salle, vous applaudir.

LE RÉGISSEUR.

Allons, vite, Lazarine, montez au cintre, dans votre nuage.

LAZARINE, à elle-même.

O collier de misère!

CLAMART, à Lazarine.

Décidément... vous n'avez rien à me dire?

LAZARINE.

Rien.

CLAMART.

Alors... bonne chance!

LE RÉGISSEUR, criant.

Place au théâtre, messieurs!... place au théâtre!... Je vais frapper... (Il frappe les trois coups. L'ouverture commence. Tout le monde

Digitized by Google

disparaît. La scène reste vide, moins le Jeune Premier, la Jeune Première, qui se placent dans l'attitude exigée pour la scène d'amour qu'ils vont jouer.) Allons, chacun à son poste. Vous, les amoureux, de la chaleur... s'il y a moyen. Brigadier du cintre, faites ronfler le tonnerre, et que vos éclairs aient de l'œil, et vous autres, mesdemoiselles du ballet, de la pudeur dans le jarret, et du piquant dans vos pointes. Il y a du beau monde à l'orchestre. Les amoureux en scène. Attention, là-haut, au nuage de la Sagesse !

SCÈNE IX.

LE JEUNE PREMIER, LA JEUNE PREMIÈRE.

Duo,

RÉCITATIF.

LE JEUNE PREMIER.

Dans le bois sacré de Minerve,
Qui donc m'appelle ? est-ce l'amour ?

LA JEUNE PREMIÈRE.

C'est moi, Myrtil ! ailleurs, on nous observe,
Et je veux avec toi prier dans ce séjour.
Myrtil, mon cœur se désespère !

LE JEUNE PREMIER.

Ciel ! quel malheur !... apprends-le-moi !...

LA JEUNE PREMIÈRE.

On veut que j'épouse Valère,
Quand je ne puis aimer que toi.

LE JEUNE PREMIER.

Moi, te perdre !... ô douleur cruelle !

LA JEUNE PREMIÈRE.

C'est la volonté paternelle !

LE JEUNE PREMIER.

Plutôt mourir !

LA JEUNE PREMIÈRE.

Ma mère, hélas !
Dit que d'amour on ne meurt pas !

LE JEUNE PREMIER.

O rage ! ô mort ! chance traîtresse !

LA JEUNE PREMIÈRE.

Mon doux Myrtil, prions tous deux
La déesse de la Sagesse
Qui protége ici-bas les amours vertueux !...

Digitized by Google

LE JEUNE PREMIER.

Oui, prions-la, prions tous deux.

(Ils se mettent à genoux.)

LA JEUNE PREMIÈRE.

Déesse au casque d'or, sage et grande Minerve,
Patronne des cœurs purs et des saintes amours,
De l'Olympe étoilé, viens à notre secours,
Et d'un cruel malheur, que ton bras nous préserve !

LE JEUNE PREMIER.

Patronne des cœurs purs et des saintes amours,
Déesse au casque d'or, viens à notre secours !

ENSEMBLE.

Protége nos amours,
Viens à notre secours !

LE RÉGISSEUR, qu'on voit placé derrière une coulisse, criant au cintre.

Eh ! là-haut... chargez le nuage...

(Coup de tonnerre. Le nuage descend du cintre ; Lazarine, sous le costume de Minerve, y est nonchalamment couchée. Au fond, applaudissements du public. Quand le nuage est arrivé au milieu de l'espace, soudain, une des cordes qui le soutiennent, casse, et tout le décor est précipité sur la scène avec Lazarine et la recouvre. Cri général d'épouvante dans la salle et dans les coulisses. Tout le monde accourt en scène.)

LE RÉGISSEUR.

Baissez la toile !

(La toile se baisse et cache la salle et le public.)

SCÈNE X.

LE RÉGISSEUR, ACTEURS, FIGURANTS, MACHINISTES, LAZARINE, évanouie et ensanglantée, puis LOVEL, puis CLAMART.

LE RÉGISSEUR, criant.

Un médecin ! un médecin ! Pauvre Lazarine ! quel horrible accident ! Voilà ce que c'est que de prendre des hommes de supplément, qui n'ont pas l'habitude... A l'amende, toute la brigade ! Un médecin !...

(On voit Pivot s'éloigner par le fond avec précaution.)

LE JEUNE PREMIER, aidé d'autres personnes, qui a tiré Lazarine de dessous le nuage brisé.

Lazarine, évanouie !...

LA JEUNE PREMIÈRE.

Pauvre fille !

Digitized by Google

LOVEL, se précipitant en scène.

Lazarine!... Lazarine!... où est-elle?...

(Il la soutient dans ses bras.)

LAZARINE, d'une voix mourante.

Lovel... Lovel, sois honnête homme... et moi... je...

(Elle retombe évanouie.)

LOVEL.

Ah! morte!... morte!...

CLAMART, qui s'empresse près de Lazarine.

Morte!... (A part.) C'est fait...

LOVEL, reculant devant Clamart.

Ah!... lui!... lui!... (A part, et soudainement.) C'est lui qui l'a tuée!

ACTE CINQUIÈME

Le Fils maudit.

A Passy, chez Félicienne. Un jardin bordé au fond par un parapet, derrière lequel coule la Seine. A droite, un grand pavillon ouvert, dont l'intérieur est en vue du public. Bosquets, bancs, etc. A droite et à gauche, diverses allées.

SCÈNE PREMIÈRE.

DU QUELERN, LOVEL.

DU QUELERN, le bras sur l'épaule de Lovel, et marchant ainsi à ses côtés.

Mon Lovel, cher fils, je suis heureux... crois-le bien... Il y a autre chose dans la vie que l'oisiveté et la dissipation. Si Dieu t'accorde des enfants, mon ami, seulement alors tu comprendras mes inquiétudes et mes angoisses. Ingrats que vous êtes, vous ne voyez jamais que notre sévérité!

LOVEL.

Vous êtes un bon père!...

DU QUELERN.

C'est quand nous n'y sommes plus que l'on sait cela... Oui, j'ai eu peur un instant, j'ai douté de toi, pardonne-moi, mon fils.

LOVEL.

Taisez-vous! taisez-vous!

DU QUELERN.

L'inconduite est une pente glissante; fille du désordre, elle

Digitized by Google

dévore tout, l'argent d'abord, l'honneur ensuite !... Mais il y avait dans ton cœur ma probité, et la religion de ta digne et sainte mère !

LOVEL, à part.

O ma mère !

DU QUELERN.

Mais pourquoi tant d'hésitations, de scrupules?... N'es-tu pas aimé, ne l'aimes-tu pas?... Excuse ton bonheur en t'en rendant digne ! Ce mariage, c'est le couronnement de ma vieillesse; je vais te savoir tranquille, heureux, je puis mourir !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FÉLICIENNE, en grande toilette, sortant du pavillon.

FÉLICIENNE, qui a entendu les derniers mots.

Mourir !... il faut vivre, au contraire, et le plus longtemps possible, pour vos deux enfants.

DU QUELERN, l'embrassant.

Chère fille !

FÉLICIENNE, tendant la main à Lovel.

N'est-ce pas, mon ami ? Vous semblez inquiet, préoccupé...

LOVEL.

Du tout... pourquoi ?

UN DOMESTIQUE, venant par la gauche.

Madame, le notaire vient d'arriver.

FÉLICIENNE.

C'est bien, j'y vais. (A Lovel.) Auriez-vous quelque chagrin, Lovel?

LOVEL.

Moi ?

FÉLICIENNE.

C'est que j'en voudrais la moitié ; à présent, j'en ai presque le droit.

DU QUELERN.

Vous êtes un ange !

FÉLICIENNE, souriant.

Oui, un ange qui va recevoir son notaire !

DU QUELERN.

Ah! permettez, ma fille, je veux vous accompagner ; oui, j'ai quelques petites observations à faire sur la rédaction du contrat.

FÉLICIENNE, gaiement.

Et lesquelles, mon Dieu?

Digitized by Google

DU QUELERN.

Félicienne, mon enfant, vous êtes généreuse, beaucoup trop même, en faveur de Lovel. Dans ce contrat, vous n'avez mis que votre cœur, moi, je dois y mettre de la raison.

FÉLICIENNE, souriant.

Est-ce bien nécessaire ?

DU QUELERN, gaiement.

C'est ainsi que parlent les fous ! Allons, venez, vous savez qu'à présent vous me devez obéissance.

FÉLICIENNE, lui prenant le bras.

Et respect ! (A Lovel.) A tout à l'heure, Lovel !

(Elle sort par la gauche avec du Quelern.)

SCÈNE III.

LOVEL, seul.

Ah ! c'est une fatalité qui me saisit, m'entraîne, me serre à la gorge... Hésitations, prétextes, refus même... rien, rien, ils le veulent tous !... elle, mon père et Pascal de Theillay ! Ils me poursuivent, ils me pressent, ils me harcèlent ; mon père ne me quitte pas, il a voulu m'accompagner jusque chez Lazarine. Lazarine, les médecins m'ont empêché de la voir ; elle se meurt... elle se meurt... et moi, moi, je vais... Oh ! c'est infâme, mais que faire, que faire, mon Dieu ? Je ne puis pourtant pas leur dire à tous, à cette femme qui m'aime, à cet homme qui me serre la main, à mon père surtout, à mon père : Laissez-moi, fuyez-moi ! je suis un misérable, je suis un vol... Oh ! jamais ! On se rachète par le repentir !... Mes fautes, mes crimes, je les expierai... par une vie nouvelle, honnête, digne !... Je ferai du bien, beaucoup, partout, toujours, et j'arracherai de mon cœur jusqu'au souvenir de ce honteux passé !

SCÈNE IV.

LOVEL, CLAMART.

(Graduellement la nuit vient.)

CLAMART, qui est lentement entré sur les derniers mots.

Bonsoir, Lovel.

LOVEL, terrifié.

Clamart !

Digitized by Google

CLAMART, examinant de tous côtés.

Jolie propriété, hôtel magnifique, entre cour et jardin, à deux pas du bois de Boulogne... (montrant le parapet du fond) la Seine coulant au pied des murs.

LOVEL.

Toi ici !... Que me veux-tu ?

CLAMART.

Peu de chose, régler nos comptes !... Au fait, ne perdons pas notre temps ni l'un ni l'autre. La fortune de ta femme est de plus d'un million, il m'en faut la moitié !

LOVEL.

Misérable !...

CLAMART.

Tu voudrais donc garder tout pour toi seul ! Finissons, j'ai des pressentiments de cour d'assises ! je veux rentrer dans l'ombre ! Tu vas donc me signer une reconnaissance de cinq cent mille francs, payables le lendemain de ton mariage, ou, tout à l'heure, ici, devant le notaire, les témoins, ta future, ton père lui-même, je m'avance et je dis tout ! (Se croisant les bras.) Crois-tu que ça ferait de l'effet ?

LOVEL, dont la tête s'égare.

Oh ! ne dis pas cela !

CLAMART.

Je le dis, pardieu ! comme je le ferai !

LOVEL.

Mais c'est impossible... mais...

CLAMART.

Il n'y a pas de mais... Ma part !

LOVEL.

Non ! non ! je ne tromperai pas, je ne ruinerai pas ainsi cette pauvre femme. Je suis las de mon ignominie !... Je fuirai loin, bien loin d'elle... Clamart, le plus fort, ce sera moi, je pars !

CLAMART.

Ah ! et moi, je reste !

LOVEL.

Ici ?

CLAMART.

Ici !... Ne te voyant plus, on sera inquiet ; je les rassurerai, je leur dirai...

LOVEL.

Tais-toi !

Digitized by Google

CLAMART.

Tout.

LOVEL.

Tu te perdras.

CLAMART.

Je me vengerai... Je brise qui me résiste... quitte à y laisser de ma chair !

LOVEL.

Le déshonneur ! à ses yeux ! aux yeux de tous !... pour moi, pour mon père !... (A Clamart.) Tiens, vois, je suis à tes pieds, je pleure; que veux-tu donc ?

CLAMART.

Pas de larmes, de l'argent !

LOVEL, furieux.

Clamart !

CLAMART.

Et ne marchande pas, c'est inutile : cinq cent mille francs ou rien.

LOVEL.

Clamart, prends garde, ne me pousse pas à bout; tiens, crois-moi, va-t'en. Génie du mal, je te hais; j'ai faibli devant toi, je relève le front; j'ai eu peur, tremble; tu m'as souillé, je peux me purifier en t'écrasant... Assassin de Lazarine, sa voix me crie: Venge-moi ! J'ai le vertige, ton regard enflamme le mien... ma main tremble... Mais fuis donc, malheureux ! J'ai du sang dans les yeux ! Va-t'en ! va-t'en... va-t'en !

CLAMART, ricanant.

Je reste, et je vais tout dire.

LOVEL.

Va-t'en !

CLAMART.

Je reste.

LOVEL, se jetant sur lui et le frappant d'un poignard.

Eh bien, alors, tu te tairas, misérable !

CLAMART, tombant.

Ah !

LOVEL, regardant le cadavre, et avec égarement.

Je l'ai frappé !... moi... c'est bien moi ! (Se détournant avec horreur.) Ah ! j'ai peur !... (Tout à coup.) Mon Dieu !... on vient... ce cadavre !... (Soulevant Clamart.) Ah ! j'en viendrai à bout ! (Le précipitant dans la Seine, du haut du parapet.) C'est toi qui l'as voulu ! (Revenant à lui.) Mon front est glacé, mes dents claquent.

(A ce moment paraissent du Quelern, Félicienne, Montigneul, le Notaire et deux témoins. Un domestique, qui les a précédés dans le pavillon, a allumé les bougies des candélabres.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LOVEL, DU QUELERN, FÉLICIENNE, MONTIGNEUL, LE NOTAIRE, DEUX TÉMOINS.

FÉLICIENNE, à tout le monde.

Prenez place, messieurs.

MONTIGNEUL, s'inclinant.

Mille fois trop bonne !

FÉLICIENNE, entr'ouvrant la porte du pavillon.

Où est donc Lovel ?

LOVEL.

Me voici... (Sur son gilet blanc, il voit une large tache rouge.) Ah !... du sang !... du sang !...

(Il boutonne vivement son habit et entre dans le pavillon.)

FÉLICIENNE.

Comme vous êtes pâle...

LOVEL.

Moi ?... vraiment ?

DU QUELERN.

Tu souffres ?

LOVEL.

Non, non, mon père... (Affectant un ton gai.) Mes compliments, Montigneul... Messieurs, je vous salue.

FÉLICIENNE.

Qu'est-ce qui nous manque encore ?... Ah ! monsieur de Theillay...

MONTIGNEUL.

Le flâneur par excellence !

FÉLICIENNE.

Ah ! notre ami Pascal sait le contrat par cœur... il l'a presque rédigé avec nous ; nous pouvons lui en épargner la lecture. (A du Quelern.) Qu'en pensez-vous, mon père ?

DU QUELERN.

Tout ce que vous voudrez, chère fille.

FÉLICIENNE.

Eh bien, alors, commençons.

LOVEL, à part.

Allons... route du mal... ai-je fini de te parcourir ?

DU QUELERN.

Qu'as-tu donc, mon ami ?

LOVEL.

Rien.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PASCAL.

LE NOTAIRE.

Je commence donc. (Lisant :) « Par-devant maître Roquebert et son collègue, notaires à Paris, ont comparu... »

PASCAL, entrant dans le pavillon.

Arrêtez...

FÉLICIENNE.

Monsieur de Theiflay...

LE NOTAIRE.

Mais...

PASCAL.

Arrêtez, vous dis-je, ce mariage ne peut avoir lieu.

DU QUELERN.

Comment?

LOVEL, à part.

Mon Dieu!

FÉLICIENNE, à Pascal qui prend le contrat et le déchire.

Que faites-vous?

PASCAL.

Mon devoir!

DU QUELERN.

Mais...

PASCAL, à du Quelern en lui serrant la main.

Courage, monsieur...

DU QUELERN.

Mais parlez donc!...

LOVEL, cherchant à se donner de l'aplomb.

Oui, parlez!

PASCAL, avec mépris.

Tout à l'heure!... (Aux autres.) Pardon, Montigneul, et vous, messieurs...

MONTIGNEUL, à part.

Oh!... oh!... voici un mariage qui a une odeur de duel.

SCÈNE VII.

PASCAL, FÉLICIENNE, DU QUELERN, LOVEL.

DU QUELERN.

Monsieur... monsieur, parlerez-vous?

PASCAL.

Trop tôt, hélas! pour vous briser le cœur.

FÉLICIENNE.

Mais qu'y a-t-il, mon Dieu, qu'y a-t-il?

Digitized by Google

LOVEL, s'avançant avec la résolution du désespoir.

Monsieur, vous venez de me faire un sanglant outrage, vous m'en devez compte, venez, et quelles que soient vos armes...

(Il sort du pavillon.)

PASCAL, marchant sur lui.

Taisez-vous, taisez-vous... Un duel avec vous... moi... je ne tache pas mon épée.

LOVEL, furieux.

Ah !...

PASCAL, le regardant entre les yeux.

Baisse les yeux, meurtrier de Lazarine...

LOVEL.

Moi !

PASCAL.

De Lazarine agonisante et qui, dans le délire de la mort, t'accuse, misérable... toi et tes complices !

LOVEL.

Lazarine !...

PASCAL.

Que l'on volait d'un côté, pendant qu'on la frappait de l'autre.

LOVEL.

Moi !... non... jamais !...

DU QUELERN, à Pascal.

Dites... dites... qui ?

PASCAL.

La bande de Jean Clamart !

LOVEL.

Clamart...

PASCAL.

Clamart, son associé... Clamart, le docteur Schlagdenn !

FÉLICIENNE, comprenant.

Ah !...

DU QUELERN.

Et cet homme, c'est...

LOVEL, s'élançant sur Pascal.

Plus un mot !...

PASCAL.

Un forçat évadé de Toulon !

DU QUELERN, avec désespoir.

Ah !... répétez, répétez.

LOVEL.

Non, non... ce qu'il a dit... c'est...

PASCAL.

Fuis, malheureux, sans perdre une minute, une seconde...

Digitized by Google

Ce que je sais, d'autres le savent... Fuis le déshonneur... le bagne!

DU QUELERN.

Le bagne!

FÉLICIENNE, s'évanouissant.

Ah! je me meurs...

LOVEL.

Mon Dieu... pitié... grâce, mon père...

DU QUELERN, égaré.

Qui m'appelle son père!... (Se reculant avec horreur.) Lui!... lui!...

LOVEL, tombant à terre aux pieds de du Quelern hors de lui.

Mon père!

DU QUELERN.

Oui... oui... je suis ton père... et je te maudis.

LOVEL, se jetant sur Pascal.

Ah! je me vengerai, je...

DU QUELERN, se mettant entre eux.

Arrête, misérable... lâche... voleur!...

LOVEL, tombant de toute sa hauteur la face contre terre.

Ah! ah!... ah!

ACTE SIXIÈME.

Le Boulevard des Invalides.

Un de ses endroits les plus isolés. A droite, l'hôtel de Theillay : une grande porte cochère surmontée d'armoiries sculptées; murs en suite sur la droite, au haut desquels se voient de grands arbres. A gauche, de hautes piles de bois, sur le mur qui les entourent on lit en grosses lettres : *Chantier de l'Espoir*. Au fond, en panorama, l'hôtel des Invalides, vue du dôme.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE CHANSARD, assise devant la porte de l'hôtel, un chat sur les genoux et un journal à la main.

(Il fait nuit, un homme passe, allume les becs de gaz de la rue, et s'éloigne.)

Allons, Soliman, v'là qu'on vient d'allumer le gaz... Nous avons pris le serein et lu not' journal, faut rentrer, mon gros rat, nous nous enrhumerions... (Embrassant le chat.) Qu'est-ce

Digitized by Google

que vous dites, vilain volontaire, mauvais sujet!... Ah bien ! si je n'avais pas toujours les yeux dessus, on aurait bientôt fait d' me l' mettre en civet!... (réembrassant le chat) et nous ne verrions plus not' mémère!... Y a pourtant des gens assez mal organisés qui préfèrent les enfants!... Égoïstes, va!

SCÈNE II.

LA MÈRE CHANSARD, LAZARINE.

LAZARINE, pâle, faible, vêtue très-simplement, entre et regarde l'hôtel.

C'est ici... oui, ce doit être ici... (s'approchant de la mère Chansard.) Madame...

LA MÈRE CHANSARD, à elle-même.

Quoiqu'elle veut, c'te jeunesse-là ?

LAZARINE.

N'est ce pas ici l'hôtel de monsieur Pascal de Theillay?

LA MÈRE CHANSARD.

Juste !... et c'est moi... maman Chansard... qui suis son suisse !...

LAZARINE.

Je désirerais parler à madame de Theillay.

LA MÈRE CHANSARD.

Laquelle? nous en avons deusse, la mère et la belle-fille.

LAZARINE.

Mon Dieu !... je ne sais... mais, monsieur de Theillay est donc marié?

LA MÈRE CHANSARD.

Pardine!... d'ousque vous sortez donc ?

LAZARINE.

De l'Hôtel-Dieu, madame.

LA MÈRE CHANSARD.

Ah ! pauvre petite !

LAZARINE.

Et, depuis plus de six mois, c'est aujourd'hui ma première sortie.

LA MÈRE CHANSARD.

Vlà juste à peu près ce temps-là qu'ils sont mariés... ma foi, oui... moins quelques jours... à preuve même que ce coquin de Soliman s'est campé une indigestion à propos des restes de la noce, et qu' j'ai manqué de le perdre, ce gros gourmand-là ! (Au chat.) Voulez-vous bien vous tenir tranquille, monsieur... (A Lazarine.) Vous avez donc été bien malade, mon enfant?

Digitized by Google

LAZARINE.

Oui... Chaque jour j'attendais, j'espérais la mort!... pourquoi donc n'est-elle pas venue!... La bienfaisance, me cherchant sur mon lit d'hôpital, a aidé ma convalescence!... Grâce à de généreuses mains, on m'a placée dans une petite chambre où j'ai trouvé la solitude, ce repos de l'âme, et la prière, cette joie du cœur!... Celle qui a fait cela pour moi, c'est madame de Theillay... Oh! j'ai fini par le savoir... et je viens lui dire : Je vous bénis, madame, c'est la reconnaissance du pauvre!

LA MÈRE CHANSARD.

Ah! que c'est contrariant; vous ne pourrez voir ni l'une ni l'autre de ces dames, vu que pour le quart d'heure, tout le monde est à la campagne... Il n'y a ici que deux domestiques pour garder la maison, et encore qui sont à la fête à Saint-Cloud.

LAZARINE, soupirant.

Ah!... et leur retour est-il prochain?

LA MÈRE CHANSARD.

Les domestiques?... demain matin.

LAZARINE.

Non, ces dames de Theillay.

LA MÈRE CHANSARD.

Ma foi, j' sais pas... mais peut-être bien, car j' viens de recevoir, pour le valet de chambre, une lettre d'eusse, vu qu'elle est timbrée de Santeny.

LAZARINE, émue.

De Santeny?

LA MÈRE CHANSARD.

Oui... c'est un domaine à la jeune dame qu'ils sont allés visiter... et qui lui vient, à ce qu'il paraît, de son premier mari.

LAZARINE.

Comment! monsieur de Theillay a épousé...

LA MÈRE CHANSARD.

Une veuve... Eh! oui... si j'étais homme, j'aimerais mieux ça, moi, parce qu'on sait ce qu'on prend...

LAZARINE.

Et son nom... c'était... madame de Santeny?

LA MÈRE CHANSARD.

Vous y êtes, ma petite.

LAZARINE, à part.

Félicienne!... Félicienne!... c'est elle... à qui je dois...

Digitized by Google

LA MÈRE CHANSARD, la voyant pâlir.

Eh ben!... quéque vous avez donc?

LAZARINE.

Je ne sais... un froid subit... c'est la faiblesse...

(Elle chancelle.)

LA MÈRE CHANSARD, posant son chat dans la cour.

Allons, va-t'en, Soliman, et ne flâne pas... nous t'emboîtons!... (A Lazarine.) Prenez mon bras, mon enfant; vous allez vous reposer un brin dans la loge, j'vas vous donner quelques gouttes d'eau de mélisse sur un petit morceau de sucre... c'est un baume!

LAZARINE.

Vous êtes bonne, madame.

LA MÈRE CHANSARD, donnant le bras à Lazarine.

Est-ce qu'il ne faut pas s'entr'aider, comme je dis toujours à Soliman!

(Elle entre avec Lazarine dans l'hôtel et ferme la porte cochère.)

SCÈNE III.

CLAMART, portant la hotte, le crochet et la lanterne du chiffonnier, s'avance en crochetant.

Personne!... Où est donc Toussaint? Jamais exact, c' coco-là... il a pris des habitudes de paresse!... Plus rien... à peine quelques malheureux sous! N'y a pas à dire, y m' faut de l'argent!... ça remet un homme!... Un coup de filet, et je redeviens Trempe-de-Fer!... (Montrant l'hôtel de Theillay.) Le poisson est là... la nasse est tendue... (regardant la rue déserte) et l'eau est dormante. Ces gens-là, ça a des bonnes idées, tout de même, de dorloter leur existence dans des rues où personne ne passe. Oh! oh! j'ai parlé trop tôt, voilà un particulier qui marche sur mes talons. Gare à nous!

(Il va à droite et à gauche, et a l'air de chiffonner.)

SCÈNE IV.

CLAMART, LOVEL.

LOVEL, mal vêtu, la tête baissée, et avec désespoir.

Chassé de ce misérable garni!... chassé... faute d'un peu d'argent!... et je n'en ai plus... Pas une ressource, rien, rien que ce médaillon... le portrait de ma mère! Il y a quelques jours, j'ai vendu, pour vivre, le cercle d'or!... Tout à l'heure, le maître du garni m'a offert de me garder quinze jours en

Digitized by Google

échange de cette peinture, j'ai refusé. (Il remet le médaillon dans sa poche.) Hier encore, j'ai mangé... aujourd'hui... j'ai faim... demain... que sera-ce donc, demain?...

CLAMART, examinant Lovel.

Gesticule-t-il!

LOVEL.

Il me passe devant les yeux des choses étranges... C'est la faim!... cela grise!... Allons, marchons, marchons, jusqu'à ce que je tombe!...

(Il fait quelques pas et se trouve en face de Clamart, qui lève sa lanterne pour l'examiner et le reconnaît.)

CLAMART.

Lovel!...

LOVEL, reculant.

Clamart!... vivant!

CLAMART.

Ma foi, oui... vivant... Tu me croyais au fond de la Seine avec une boutonnière dans la poitrine, n'est-ce pas?... Maladroit! l'eau, cela remet, et l'on s'assure avant... que les gens ne savent pas nager. Et puis, il y a, chez certains, la rage de la vie! T'attaquer à moi... toi... pygmée!... mais tu ne sais donc pas que ma poitrine, c'est comme mon nom... Trempe-de-Fer!...

LOVEL.

Vivant... toi!...

CLAMART.

Cela te contrarie?

LOVEL.

Non, c'est un remords de moins!

CLAMART, l'inventoriant.

Dis donc, t'es à peu près dans mon genre. Comme tu es pâle!... Tu m'as l'air d'un homme qui n'a pas dîné aujourd'hui.

LOVEL, avec une explosion de douleur.

Oh! oui, oui... et je souffre!

CLAMART.

Pauvre diable! (Lui tendant une gourde.) Tiens, bois une légère goutte.

LOVEL, refusant.

Non.

CLAMART.

Va donc!... Allons, avale-moi une bonne gorgée de cette chartreuse-là. Du trois-six coupé, ça réchauffe et ça trompe la faim.

LOVEL, avec un cri et buvant avidement.

Ah! donne, donne...

Digitized by Google

CLAMART.

Eh bien! ça va-t-il mieux?

LOVEL.

Oui, oui, on dirait que la vie me revient!

CLAMART.

Qu'est-ce que tu fais, à présent?

LOVEL, sombre.

Je pleure sur mon passé!

CLAMART.

Mauvaise profession, faut changer ça; écoute, j'ai un plan, moi, et un camarade, et puisque te voilà, eh bien, au lieu de deux, nous serons trois.

LOVEL.

Comment?...

CLAMART, écoutant.

Tais-toi, on vient. (Regardant.) Pas peur, c'est mon homme. Eh! parbleu, une ancienne connaissance à toi. (Plus haut.) Arrive ici!

SCÈNE V.

LOVEL, CLAMART, TOUSSAINT.

LOVEL.

Toussaint!

CLAMART.

Ton ancien domestique.

TOUSSAINT.

En v'là une bonne, par exemple, mon ancien maître! Comme on se retrouve!...

(Il offre une poignée de main à Lovel qui se détourne avec dégoût. Toussaint hausse les épaules.)

CLAMART.

On se retrouve toujours dans la vie.

TOUSSAINT, à Clamart.

Dis donc... est-ce qu'il est des nôtres?

CLAMART.

Eh! oui... Qu'est-ce que tu veux!...

TOUSSAINT, bougonnant.

Mais ça rogne les parts, et près de cinq cent mille francs...

LOVEL.

Un vol, encore!

TOUSSAINT, montrant l'hôtel.

C'est ici, n'est-ce pas?

LOVEL, examinant.

Ici?... mais, cette maison... c'est l'hôtel de Theillay?

TOUSSAINT.

Juste!

Digitized by Google

CLAMART.

Autrefois... tu sais bien... les médailles... J'ai gardé les empreintes...

LOVEL, à part.

Oh ! mon Dieu !

CLAMART.

Il n'y a que cette muraille à escalader ! (Lui montrant un petit trousseau.) Et v'là nos fausses clefs.

LOVEL.

Oh ! jamais !...

CLAMART.

Ah ! tu refuses...

LOVEL.

Oui...

CLAMART.

Mais tu ne sais donc pas que cet homme... ce Pascal de Theillay... c'est lui qui a épousé Félicienne de Santeny !...

LOVEL.

Je le sais.

CLAMART.

Qu'il a eu, lui, cette riche dot... ce million... ta fortune !

LOVEL.

Oh ! je ne la regrette pas !

CLAMART.

Et tu ne veux pas te venger ! tu préfères donc mourir de faim ?

LOVEL.

Cent fois !

CLAMART, haussant les épaules.

Nous nous passerons de toi, voilà tout.

(On entend sonner trois coups à l'horloge.)

TOUSSAINT, écoutant.

Neuf heures trois quarts au cadran des Invalides.

CLAMART, examinant.

La rue est déserte... Allons...

(Il ôte son mannequin, et le met dans une encoignure.)

TOUSSAINT, à Clamart.

Ah çà, t'as pas peur qu'il ait la langue trop longue ?

CLAMART.

Lui ! tais-toi donc ! (A Lovel.) Nous ne nous sommes pas rencontrés, tu ne nous as pas vus ! Maintenant, un avis, Lovel, souviens-toi d'une chose, c'est qu'en voulant nous perdre, tu te perdrais avec nous.

Digitized by Google

LOVEL, à part.

C'est vrai, mon Dieu !

TOUSSAINT, à Clamart et en escaladant le mur.

Au fait, t'as raison !

CLAMART, à Toussaint, qui monte sur le mur.

Tiens, prends ma lanterne.

TOUSSAINT, après un instant.

Clamart !

CLAMART.

Hein ! quoi ?

TOUSSAINT.

As-tu remarqué le chat de la portière ?

CLAMART.

Gourmand !

TOUSSAINT.

Hein... aux petits oignons !

CLAMART.

Sautez !

(Ils disparaissent tous deux par-dessus la muraille.)

LOVEL.

Les misérables !... et, si je parle... pour moi, le bagne... n'importe... On vient !... une voiture ! (Il se jette vivement dans l'encoignure du mur ; une voiture arrive, s'arrête devant l'hôtel de Theillay, et Pascal en descend ainsi que Félicienne.) Ah !... eux....

PASCAL, frappant à la porte.

Il est inconcevable que le valet de chambre ne soit pas venu nous attendre au chemin de fer !

FÉLICIENNE.

Ah ! je suis horriblement fatiguée ! Ne revenez pas trop tard, Pascal.

PASCAL.

Soyez tranquille, ma bonne amie, le temps seulement de me rendre au ministère des affaires étrangères.

FÉLICIENNE, souriant.

Ambitieux !...

PASCAL, souriant.

Oui, pour vous. (La porte s'ouvre.)

FÉLICIENNE, lui tendant la main.

A bientôt.

PASCAL.

A tout à l'heure.

(Félicienne entre, la porte cochère se referme.)

PASCAL, remontant en voiture et au cocher.

Au ministère des affaires étrangères. (La voiture s'éloigne.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LOVEL.

Elle... seule avec ces hommes !... Ah !... (Il s'élance du côté où la voiture s'est éloignée ; s'arrêtant.) Cette voiture est déjà loin... Mon Dieu !... pauvre femme... un mot... un cri... elle est perdue !... Appeler... prévenir... arriverait-on à temps ?... Assez de meurtre ! assez de sang !... c'est sur ma tête qu'il retomberait goutte à goutte... Je dois, je veux, je saurai bien... Oh ! oui... ils prendront ma vie avant d'avoir la sienne !...

(Il escalade le mur et disparaît.)

ACTE SEPTIÈME

Les Médailles.

Boudoir-salon : guéridon, ottomane. Porte au fond, portes latérales ; une grande croisée dans un pan coupé ; porte à demi ouverte d'un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLICIENNE, LAZARINE. Une bougie placée sur le guéridon éclaire faiblement le salon.

LAZARINE, avec entraînement et finissant une phrase commencée avant le lever du rideau.

Et cette femme mystérieuse qui me secourait, qui me protégeait, qui me sauvait... c'était vous, madame... Ah ! (Pleurant et tombant aux pieds de Félicienne.) C'était toi, Félicienne !

FÉLICIENNE, la relevant et l'embrassant.

Lazarine... ma sœur...

LAZARINE.

Autrefois, oui, au temps de nos jeunes années ; à présent... non...

FÉLICIENNE.

N'importe... nous nous verrons, nous nous aimerons.

LAZARINE.

De loin. Lazarine la comédienne peut-elle être la compagne de la comtesse de Theillay ?

Digitized by Google

FÉLICIENNE.

Oh ! Pascal est un noble cœur. Que n'a-t-il pas fait pour moi ! Après la rupture de mon mariage avec... ce malheureux, il est venu, et m'a dit : Félicienne, quelque honoré que soit un nom, il y a des coudoiements qui salissent et qui marquent ! Appuyez-vous sur mon bras, il est fort, et sait défendre ! abritez-vous sous mon nom, il est sans taches !

LAZARINE, avec douleur.

Oui, l'infamie est une lèpre, elle se gagne !

FÉLICIENNE, l'embrassant.

Lazarine, pardon, je ne voulais pas t'affliger !

LAZARINE, avec des larmes.

M'affliger... est-ce que c'est possible !... Mon cœur est une plaie vive et qui saigne toujours !

FÉLICIENNE.

Pleure, pauvre fille, pleure... Qui donc a dit que tout s'oublie !... Ah ! il y a des êtres qui semblent nés pour le désespoir des autres, qui flétrissent tout, la jeunesse de la femme, la vieillesse du père. Il ne pouvait pas pleurer, lui, ce digne vieillard ; il est parti, l'œil terne, la tête haute ! pour réparer des fautes qui n'étaient pas les siennes. Tout ce qu'il possédait, il l'a donné à la charité publique, et il est retourné dans sa vieille Bretagne, s'asseoir, désolé, devant le foyer de ses ancêtres !... et lui... lui... Lov... cet homme... tu ne l'as pas revu ?

LAZARINE.

Non, et j'ai peur de le revoir. C'est un misérable, je le sais bien ! c'est un voleur... eh bien, oui... (avec violence) mais, je l'aime... je l'aime !...

FÉLICIENNE.

Malheureuse !... (Au dehors, bruit d'une porte forcée.) D'où vient ce bruit ?... écoute donc.

LAZARINE.

Oui, là...

FÉLICIENNE.

Les domestiques, sans doute, qui rentrent.

(Bruit d'un carreau brisé.)

LAZARINE.

On vient de briser un carreau.

FÉLICIENNE.

Ah ! je vais appeler, je veux savoir...

Digitized by Google

LAZARINE, écoutant.

Tais-toi... on vient ici...

FÉLICIENNE.

Mon Dieu!... qui donc?...

LAZARINE, se précipitant sur la porte et donnant un tour de clef.

Pas un mot!

(Bruit de clef dans la serrure.)

VOIX DE TOUSSAINT.

Tonnerre! ça ne va pas.

VOIX DE CLAMART.

Enfonce la porte.

(La porte est violemment secouée.)

FÉLICIENNE, éperdue.

Mon Dieu!...

LAZARINE.

Que faire?...

(La porte cède, Lazarine, par un mouvement instinctif, souffle la bougie et se jette derrière une tapisserie. Félicienne s'élance dans le cabinet dont elle referme vivement la porte; mais un pan de sa robe s'y trouve pris, et reste en vue. Par la fenêtre, la lune trace dans l'appartement une raie lumineuse. Clamart, tenant à la main sa lanterne, paraît suivi de Toussaint.)

SCÈNE II.

CLAMART, TOUSSAINT.

TOUSSAINT.

Nous y v'là... Maudite porte... pourvu qu'on n'ait rien entendu.

CLAMART.

Puisqu'il n'y a personne dans l'hôtel, trembleur!

TOUSSAINT.

J' sais bien... mais c'est égal... pour moi, à présent, quand je vais chez les autres, il me semble qu'il y a toujours du monde, et que les meubles, même, me disent : Coquin, qu'est-ce que tu fais là?

CLAMART, examinant avec sa lanterne.

Tiens, v'là le fameux médaillier!...

TOUSSAINT.

En v'là-t-il de ces médailles... Faut-il tout prendre?

CLAMART.

Nous laisserons celles en cuivre...

Digitized by Google

TOUSSAINT, apprêtant un sac de toile.

Voilà le porte-monnaie.

CLAMART, arrivant près de la table et examinant la bougie.

Ah!...

TOUSSAINT, effrayé.

Quoi donc?...

CLAMART.

Regarde... voilà une bougie qu'on vient d'éteindre...

TOUSSAINT.

Bah!... oui... c'est vrai... la cire est encore chaude... La mèche est éventée!...

CLAMART.

Alors... il y avait donc quelqu'un ici?...

TOUSSAINT.

Diable!... c'est probable... Sauvons-nous!

CLAMART.

Minute, maladroit... c'est le meilleur moyen pour nous faire agrafer... on crie sur nos talons, et nous sommes coffrés!

TOUSSAINT.

Oui... mais quoi faire?

CLAMART, d'un ton sinistre.

Faut voir... (Il promène dans la chambre la lueur de sa lanterne et aperçoit la robe de Félicienne prise dans la porte.) Ah!

TOUSSAINT, effrayé.

Quoi encore?

CLAMART, à voix basse.

Vois, vois donc!

TOUSSAINT.

Ah!... une robe... ouvre donc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FÉLICIENNE.

TOUSSAINT, ouvrant la porte et attirant Félicienne.

Allons, la belle...

FÉLICIENNE, demi-morte.

Mon Dieu!...

CLAMART, à part.

Oh! oh!... je connais cette figure-là!...

FÉLICIENNE.

Grâce!... pitié!...

Digitized by Google

TOUSSAINT, brutalement.

Taisons-nous donc, madame!

CLAMART.

Voyons, n'ayons pas peur; vous étiez seule ici?

FÉLICIENNE, vivement.

Seule, oui, oui, seule.

CLAMART, à part, d'un ton sinistre.

Bien!

FÉLICIENNE, suppliante.

Oh!... vous ne me ferez pas de mal, n'est-ce pas?

CLAMART.

Non, mais taisez-vous. Vos bijoux, vos diamants...

TOUSSAINT.

Fameux!

CLAMART.

Vite, où sont-ils?

FÉLICIENNE, montrant la porte de gauche.

Là... là... dans ma chambre... prenez tout.

CLAMART.

Passez devant, et conduisez-nous.

FÉLICIENNE.

Moi?

TOUSSAINT.

Eh oui!... madame.

CLAMART, menaçant.

Voyons...

FÉLICIENNE, tremblante.

Me voici... j'y vais... je me tairai... je vous donnerai tout; mais, par pitié...

CLAMART.

C'est convenu... dépêchons. (A part.) Il ne faut pas que tu cries, toi... et tu ne crieras pas.

(Félicienne, se soutenant à peine, sort à gauche, suivie de Clamart et de Toussaint.)

SCÈNE IV.

LAZARINE, pâle, frémissante, sort de derrière la tapisserie, et balbutiant.

Je... je... ne puis plus parler... mon Dieu... là... glacée, immobile... je voulais m'élancer... je ne pouvais pas... Félicienne... Félicienne... où est-elle?... où l'ont-ils entraînée?... J'écoutais bien, pourtant, et je n'entendais que des sons va-

Digitized by Google

gues... je veux la voir, la défendre, ou partager son sort... (Criant, mais d'une voix que l'émotion étouffe.) A moi!... au secours!... mais venez donc!...

SCÈNE V.

LAZARINE, LOVEL.

LOVEL, entrant à tâtons par le fond.

Partout... des portes forcées, brisées, et personne!... Je n'entends rien!

LAZARINE, voyant Lovel sans le reconnaître.

Ah! un homme! un autre!

LOVEL.

Où est-elle? où sont-ils?... Ah! je les trouverai!

LAZARINE.

Ah! qu'ils me tuent, mais que je la sauve!

LOVEL.

Une femme!

LAZARINE, criant et s'approchant de la fenêtre.

Au secours!

LOVEL, la saisissant par le bras pour l'empêcher d'aller à la fenêtre.

Ne craignez rien.

LAZARINE, s'approchant de plus en plus de la fenêtre.

Au secours! (Elle s'élance sur la fenêtre en brisant un carreau de sa main libre qu'elle retire ensanglantée.) Au secours! au secours!

(La lune frappe leurs visages qu'elle éclaire.)

LOVEL.

Mon Dieu! cette voix!...

LAZARINE.

Lovel!

LOVEL.

Lazarine!

LAZARINE.

Ah! misérable, tu devais finir ainsi!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FÉLICIENNE, CLAMART, TOUSSAINT.

FÉLICIENNE, accourant, les cheveux épars.

Ne me tuez pas! ne me tuez pas! vous me l'avez promis!

CLAMART, qui la poursuit.

Ah! tu cries pour nous faire prendre!

TOUSSAINT.

Mais, madame...

Digitized by Google

LOVEL, repoussant Clamart et Toussaint.

Arrière !

CLAMART.

Lovel !

TOUSSAINT.

Il s'est ravisé !

LOVEL.

Laissez cette femme !... laissez-la !

CLAMART.

Impossible !... notre sûreté avant tout.

LOVEL.

Et rien, rien... pas une arme !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PASCAL, UN AGENT, SOLDATS, venant par la porte du fond.

PASCAL, courant à Félicienne.

Félicienne !

FÉLICIENNE, se jetant dans ses bras.

Ah ! défends-moi !

TOUSSAINT.

Pincés !

(Il éteint sa lanterne.)

CLAMART.

Coquin de sort !

L'AGENT, aux soldats.

Emparez-vous de ces trois hommes.

LOVEL, désignant Félicienne.

Mais... je venais pour la sauver.

LAZARINE, avec un cri de douleur.

Dieu vengeur ! c'est moi qui l'ai perdu !

LOVEL, éperdu.

Ah ! la prison, la cour d'assises ! plutôt la mort que cette flétrissure, sur le nom de mon père !... Laissez-moi, laissez-moi ! vous ne m'aurez pas vivant !

(Il s'arrache des mains des soldats et se précipite par la fenêtre, à la stupéfaction générale.)

Digitized by Google

ACTE HUITIÈME

L'Expiation.

La route de Brest. Chemin creux et tournant disparaissant en perspective. Talus à droite et à gauche. Rochers, arbres, etc. En panorama, la ville de Brest.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAMART, TOUSSAINT.

(Il fait petit jour; peu à peu, et pendant ce qui va suivre, la nuit disparaît complétement et le soleil luit. Au loin, on entend un coup de canon, puis un second, puis un troisième, et, enfin, l'on voit arriver Clamart et Toussaint, rampant au milieu des rochers qui bordent la route et regardant autour d'eux d'un œil inquiet et menaçant. Ils sont vêtus chacun d'une chemise grossière et d'un pantalon de toile.)

TOUSSAINT.

Écoute... entends-tu?

CLAMART, sombre.

Le canon du bagne... oui... vilaine musique!

TOUSSAINT.

Les gardes chiourmes ont découvert notre évasion...

CLAMART.

Est-ce que tu croyais que la nuit durerait vingt-quatre heures?...

TOUSSAINT.

T'as raison... et ils vont se démener après nous... Qu'est-ce que nous allons faire?

CLAMART.

Rien... nous cacher dans les trous de ces roches et attendre!...

TOUSSAINT.

Attendre quoi? J'ai faim, moi!

CLAMART.

Les bêtes fauves savent jeûner...

TOUSSAINT.

Elles... possible!... mais moi! merci...

CLAMART.

Écoute, à ton tour! entends-tu ce glas sinistre qui se ré-

Digitized by Google

pète de village en village?... c'est le tocsin! Les cloches répondent au canon... les paysans courent aux fourches... La chasse au forçat va commencer.

TOUSSAINT, tressaillant.

Ne dis donc pas de ces choses-là!

CLAMART.

Ils ont raison, ces hommes!... ils se défendent... Un loup enragé, on le tue... Qu'est-ce que nous sommes, nous?... les carnassiers de la société...

TOUSSAINT.

Dame!...

CLAMART.

Est-ce cela la vie?... Ma jeunesse s'est écoulée dans les prisons, mon âge mûr dans les bagnes!... Fleur des cachots! fruit de Brest!

TOUSSAINT.

Ça, c'est la chance.

CLAMART.

La chance! est-elle jamais avec nous?... Nous sommes seuls contre tous, c'est maladroit, c'est stupide... Pour un méchant jour d'orgie, de longues années de misère... bêtise humaine! Avoir dépensé tant d'adresse, de persévérance, d'esprit, de forces, pour arriver où?... à ce point de vue : l'échafaud devant nous et le bagne derrière!... Ah! le mal est donc plus difficile que le bien!... Mais si je m'étais fait tout bonnement honnête homme, je me serais moins creusé la tête, je n'aurais pas souffert, et je serais riche!

TOUSSAINT.

C'est pourtant vrai!

CLAMART.

Oui, le plus court chemin, c'est la ligne droite... J'ai fait fausse route.

TOUSSAINT.

En fait de route, je ne vois plus que celle-ci, et elle s'éloigne de Brest.

CLAMART.

Non, elle y retourne.

TOUSSAINT.

Clamart, tu broies du noir, ce matin.

CLAMART, agité.

Non, c'est du rouge... D'étranges choses me passent devant les yeux. A chaque instant, malgré moi, il me semble qu'on

Digitized by Google

nous a repris, et que nous sommes là-bas, tous à genoux devant l'échafaud... Tiens! je tremble; la mort, ça fait donc peur? (Avec terreur.) Cette nuit, en fuyant le bagne, une voix criait à mon oreille : Reste donc!... C'était l'amour de la vie... Il nous arrivera malheur; j'ai envie de me rendre.

TOUSSAINT.

Rends-toi tout seul... ah!...

CLAMART, avec force.

Non... non... je ne faiblirai pas... Arrière, sanglantes images... je me défendrai... Venez-y donc!

TOUSSAINT, regardant.

Gare!... du paysan... Rentrons dans nos tanières!

CLAMART.

Malheur à qui m'approche!... (Tirant de son pantalon une sorte d'outil.) Voilà un clou de navire que j'ai arraché au bagne...

TOUSSAINT.

Et moi, je vas casser un échalas.

(Ils gravissent en rampant les talus et disparaissent dans les rochers.)

SCÈNE II.

DES PAYSANS, armés de fusils et de faux, arrivent avec précaution par le chemin.

PREMIER PAYSAN.

Ta faux coupe-t-elle bien, Pierre?

DEUXIÈME PAYSAN.

Sois donc tranquille, la semaine dernière j'ai abattu avec un loup enragé...

PREMIER PAYSAN.

Des forçats, c'est à peu près le même gibier... Garde à nous, ils sont deux, ils se défendront.

DEUXIÈME PAYSAN.

Eh! qu' non; quand c'est découvert, c'est penaud comme tout.

PREMIER PAYSAN.

Allons, les autres, aux forçats! aux forçats!

TOUS LES PAYSANS.

Aux forçats!

(Les Paysans disparaissent en furetant çà et là.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LOVEL, LAZARINE.

(Lovel, aveugle, arrive conduit par Lazarine; tous deux sont vêtus fort misérablement.)

LOVEL.

Où sommes-nous?

LAZARINE.

Dans un chemin creux bordé de rochers.

LOVEL.

Attends que je me souvienne... Oui, là, à main droite, vois-tu une grosse roche moussue qui sert de banc aux voyageurs?

LAZARINE.

Oui.

LOVEL.

Conduis-moi vers cette roche.

(Lazarine le mène vers la roche, qu'il touche avec son bâton.)

LOVEL.

C'est cela, c'est bien cela.

LAZARINE.

Reposez-vous.

LOVEL.

Attends... regarde dans la campagne, tout droit devant toi, à trois cents pas environ, à moitié cachée dans les peupliers, ne vois-tu pas... une petite maison blanche?...

LAZARINE.

Je la vois.

LOVEL.

C'est là que je suis né, Lazarine... c'est là que s'est écoulée mon enfance, paisible et heureuse !... et c'est cette maison que j'ai voulu revoir, revoir... Ah! mot terrible! mes yeux privés de la lumière ne la reverront jamais!

LAZARINE.

Ah! pauvre Lovel, c'est Dieu qui m'a conduite vers toi dans ce chantier voisin de l'hôtel de Theillay; tu avais eu la force de te traîner jusque-là après cette horrible chûte... cette épouvantable blessure!.. et je t'ai retrouvé couvert de sang, près de mourir.

LOVEL.

Et je t'ai dû la vie!... Tu m'as sauvé, nourri, guidé jusqu'ici en mendiant avec moi le pain du jour et le gîte de la nuit; ta tâche est finie... Lazarine, laisse-moi.

Digitized by Google

LAZARINE.

Jamais!... Je ne te quitterai pas, ta vie est ma vie, ton avenir est le mien!

LOVEL.

Mon avenir!... le pain de la charité arrosé de mes larmes.

LAZARINE.

Il sera moins amer, Lovel, si je le partage avec toi. Dieu le veut, Dieu l'ordonne! C'est sa main puissante qui nous lie, c'est sa volonté qui m'a attachée à ton sort, j'obéis! Je suis près de toi et je ne suis pas à plaindre, je ne souffre pas; mais toi, toi, Lovel, la nuit, la nuit éternelle! l'obscurité dans la vie!

LOVEL.

Lazarine, je ne vois plus la terre, mais je vois mieux le ciel! En me fermant les yeux du corps, Dieu m'a ouvert les yeux de l'âme! Reste donc, chère fille, puisque tu le veux, partage ma misérable destinée!... Mais rien n'est éternel, tout finit... attends!

LAZARINE.

Tais-toi!

LOVEL.

Nous chercherons dans ces campagnes un pauvre abri pour nous deux... Tiens, écoute, autrefois... oui... sur cette pierre, un vieil aveugle venait s'asseoir, attendant le passage des voyageurs... Bien souvent, conduit par ma bonne mère, j'ai déposé une aumône dans sa main tremblante... Il est mort, sans doute, puisque cette place est vide... Je le remplacerai! je tendrai la main!

LAZARINE, étouffant ses larmes.

Oh! c'est horrible! c'est horrible!

LOVEL.

Tu pleures... oh! je t'entends!... Sèche tes larmes, Lazarine, et remercions le Seigneur... Dans ma honte, dans mes crimes, Dieu m'a fait plus heureux que le vieux mendiant! (Embrassant Lazarine sur le front.) Il était seul!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DU QUELERN.

DU QUELERN, arrivant par le haut de la route.

Le jour... enfin! Qu'il vient lentement... Je ne sais plus ce que c'est que le sommeil!... Cette maison vide m'effraye,

Digitized by Google

j'y pense trop!... Je quitterai ce pays... j'y meurs... J'y ai été bien heureux, jadis... Oh! hommes, qui demandez à vieillir... Maintenant, le cimetière sera ouvert, je vais aller prier sur la tombe de sa mère!... Bientôt, je reposerai près d'elle. Non... non, sa voix, plus menaçante, me crierait encore, comme dans mes insomnies : Qu'as-tu fait de notre fils?...

LOVEL, à Lazarine.

Quelqu'un vient, n'est-ce pas?

LAZARINE.

Oui...

LOVEL.

Allons, mendiant, fais ton métier... conduis-moi.

(Lazarine le guide par la main, et reste la tête baissée, ainsi que Lovel, devant du Quelern qui s'avance.)

LOVEL, d'une voix étouffée.

La charité... la charité...

DU QUELERN, s'arrêtant.

Aveugle... si jeune encore... pauvre jeune homme!... Il y a des êtres frappés par le ciel! (Haut, s'approchant de Lovel et lui mettant dans la main une pièce de monnaie.) Tenez... et priez, priez pour mon fils!...

LOVEL, reconnaissant la voix de son père et poussant un cri sourd.

Oh!...

LAZARINE, à part.

Mon Dieu!

LOVEL, à part.

Lui!

DU QUELERN.

Qu'avez-vous?

LOVEL, d'une voix sourde.

Rien.

(Il saisit en cherchant les mains de du Quelern et les baise avec respect.)

DU QUELERN.

Mais...

LOVEL, d'une voix étouffée.

Merci... merci... (Lazarine et Lovel tombent tous deux à genoux.)

DU QUELERN, en s'éloignant.

Une prière, n'est-ce pas? pour mon fils!

SCÈNE V.

LOVEL, LAZARINE.

LOVEL.

Lazarine, Lazarine... l'as-tu reconnu? C'est lui... c'est bien lui!

Digitized by Google

LAZARINE.

Oui.

LOVEL.

Mon père!... Et il a dit, tu l'as entendu, je ne me suis pas trompé... il a dit : Priez pour mon fils!

LAZARINE.

Courage, Lovel... c'est le pardon du ciel!

LOVEL.

Mais ce pays, il l'habite donc encore?... cette maison, il y est donc toujours?... Vivre ainsi, sans cesse près de lui, entendre sa voix, reconnaître ses pas... (Joignant les mains.) Oh! mon Dieu! vous êtes bon!... (A Lazarine.) Cours, informe-toi... D'ailleurs, cela doit être... C'est son pays, pourquoi le quitterait-il?... Mais va donc!... (Avec prière) Au village, c'est si près, on te dira tout... On le connaît, mon père... (Avec orgueil) On le respecte bien, va!... (Pleurant.) Pars, pars, Lazarine... Je veux savoir... et cela me dévore, cela me tue!

LAZARINE.

Tu veux savoir, tu sauras... Je pars, Lovel... Mais le soleil est brûlant déjà, et tu ne peux rester sur cette pierre.

LOVEL, lui indiquant des arbres placés dans les rochers au-dessus du talus.

Là-haut, tout près, n'y a-t-il pas de grands arbres?

LAZARINE, regardant.

C'est vrai.

LOVEL, soupirant.

J'y ai bien joué dans mon enfance; tu me trouveras sous leur ombre.

LAZARINE.

Mais pourras-tu seul gagner le talus?... toutes ces roches...

LOVEL.

Que de fois les ai-je gravies!... Ne crains rien... (Tristement.) Mes mains reconnaîtront, puisque je n'ai plus mes yeux... reviens vite.

LAZARINE.

Oui, oui.

LOVEL, l'embrassant.

Lazarine... tu es bonne... tu méritais un meilleur sort!

LAZARINE.

Tais-toi... je t'aime!

(Elle disparaît.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LOVEL, seul.

Lazarine... chère compagne... oui, il y a des porte-malheur... je suis de ceux-là... J'ai flétri tout ce que j'approchais!... c'est mon sort. (Avec agitation.) Non, c'est ta faute, misérable... lâche, qui n'as pas osé combattre et vaincre tes vices!... La vie n'est pas écrite... c'est l'excuse des faibles... sa vie, on la fait!... De quoi te plains-tu? Lovel... tu as fait la tienne... (avec des larmes) et tu es trop heureux encore... Mon père... j'entends toujours sa voix qui frappe mon oreille, comme un pardon divin... O Providence! sois bénie... j'ai baisé la main de mon père!

(Il s'avance à tâtons vers le talus, s'aidant de ses mains et de son bâton; il le gravit et disparaît. Sur la pierre est resté le bissac de Lovel.)

SCÈNE VII.

TOUSSAINT, puis CLAMART.

TOUSSAINT, passant sa tête au milieu des roches, du côté opposé à la sortie de Lovel.

La faim me dévore! je regrette les gourganes du bagne!... Tout à l'heure il m'avait semblé... Ce n'était qu'un mendiant... (Tout en parlant, il est descendu du talus, et il aperçoit le bissac laissé par Lovel.) Tiens! le guenillard a oublié son bissac! (s'approchant et ouvrant le bissac.) Ah! du pain, du vrai pain... en v'là une chance!... Hé! Clamart!...

CLAMART, montrant la tête dans les rochers.

Quoi?

TOUSSAINT.

Regarde, du pain... du mendiant!

(Il le brise et mange.)

CLAMART.

Donne; je me mourais. (Il avale avec violence.) Maintenant, c'est de l'argent qu'il nous faut!

TOUSSAINT.

Ou sans cela, reconduits!

CLAMART.

Tais-toi!

Digitized by Google

TOUSSAINT.

Quoi ?

CLAMART.

Quelqu'un... un homme !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DU QUELERN.

DU QUELERN.

J'ai prié sur sa tombe !... j'ai prié, et pour elle et pour lui !... et de ces hautes herbes cachant les sépulcres, des voix semblaient me crier : Le pardon, c'est la couronne de Dieu ! Allons, rentrons dans cette maison, où je vais me trouver seul pour toujours.

CLAMART, lui barrant le passage.

Halte !

DU QUELERN.

Que me voulez-vous ?

CLAMART.

Ton argent.

DU QUELERN, reculant devant l'arme de Clamart.

Misérables !

TOUSSAINT, brandissant son bâton.

Dépêchons-nous, monsieur.

DU QUELERN.

Jamais !

CLAMART.

Prends garde... nous sommes deux.

DU QUELERN.

Que m'importe ! céder à des bandits, c'est se déshonorer !

CLAMART.

Pour la dernière fois, ton argent ou ta vie !...

DU QUELERN, arrachant à Toussaint son bâton et se mettant en défense.

Venez donc la prendre !

TOUSSAINT.

Ah !

CLAMART.

Malheur à toi !

(Clamart et Toussaint s'élancent sur du Quelern. Celui-ci se défend avec son bâton, et les empêche de le saisir. Tout à coup on voit Lovel se dresser sur le talus.)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LOVEL.

TOUSSAINT, atteint au bras droit d'un coup de bâton.

Ah ! il m'a cassé le bras!

LOVEL.

Ce bruit... ces cris...

DU QUELERN, se défendant toujours contre Clamart qui le serre de près.

A moi !... à moi !...

LOVEL.

Ah ! c'est la voix de mon père... Où est-il? où est-il?... Oh ! je le défendrai !

(Il veut s'élancer du côté où la lutte a lieu, mais ses pieds heurtent une roche; il tombe du haut du talus, roule et disparaît.)

DU QUELERN, d'une voix éteinte.

A moi !... à moi !...

CLAMART.

Ah ! il faiblit... j'en viendrai à bout.

(A ce moment on voit Lovel qui rampe et cherche à se diriger du côté de la lutte.)

DU QUELERN.

A moi !... à moi !... au secours !...

CLAMART.

Enfin !

(Il lève son fer aigu et va frapper du Quelern ; mais Lovel, qui, toujours en rampant, est arrivé jusqu'à eux, le saisit par derrière et le fait tomber à la renverse.)

LOVEL.

Misérable !

CLAMART.

Tonnerre !

(Clamart lutte avec Lovel; du Quelern, épuisé, se relève.)

TOUSSAINT.

Le mendiant !

CLAMART, se relevant et frappant de la pointe de son fer la poitrine de Lovel.

Tiens, toi !

LOVEL, poussant un cri terrible.

Ah ! je suis frappé!

Digitized by Google

CLAMART, le reconnaissant.

Lovel !

TOUSSAINT.

Lui !

DU QUELERN.

Mon fils !

TOUSSAINT.

Crois-moi, Clamart, ne perdons plus de temps, en route.

CLAMART.

Viens donc.

(Ils s'élancent tous les deux pour fuir.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LES PAYSANS, puis LAZARINE.

PREMIER PAYSAN, barrant le passage à Clamart et le couchant en joue.

Halte-là !

DEUXIÈME PAYSAN, menaçant Toussaint de sa faux.

On ne passe pas.

TOUSSAINT.

Pincés !

PREMIER PAYSAN.

Un homme à terre... ils l'ont tué...

CLAMART, avec terreur.

Oh ! la machine rouge !...

LAZARINE, accourant.

Lovel !... Lovel !... où es-tu ? (Le voyant, poussant un cri et se précipitant sur lui.) Ah ! là !...

LOVEL, d'une voix mourante.

Mon père !... mon père !... ils ne l'ont pas frappé, n'est-ce pas... il est sauvé ?

DU QUELERN, le secourant.

Lovel !... mon fils !...

LOVEL.

Votre fils !... vous m'avez appelé votre fils !... Oh ! dites dites encore...

DU QUELERN.

Je te pardonne, mon enfant... et je te bénis...

Digitized by Google

LOVEL, poussant un cri de joie.

Ah!... Lazarine, ta main... tu auras soin de mon pauvre père, n'est-ce pas?... Tu vois comme il est bon... Ah!... j'étouffe... Mon père... Lazarine... La...za...rine... mon père m'a béni... je meurs heureux...

LAZARINE, avec désespoir.

Ah! il est mort!

DU QUELERN.

Mon enfant!

PREMIER PAYSAN, à Toussaint et à Clamart.

En marche, coquins!

TOUSSAINT, terrifié.

Reprenons la route de Brest!

CLAMART.

La dernière étape de l'échafaud!

6 AP 59

FIN

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google